

LOSTH

**Nouvelle-fiction neuve co-
écrite à l'aveugle
de août 2001 à février 2003.**

Aude & Laurent Martinez
<http://etre-humain.net>

*Toujours à l'horizon
Des soleils qui s'inclinent
Comme on n'a pas le choix
Il nous reste le cœur
Tu peux cracher même rire
Et tu le dois
A ton étoile.*

*A Marcos
A la joie
A la beauté des rêves
A la mélancolie
A l'espoir qui nous tient
A la santé du feu
Et de la flamme
A ton étoile.*

Noir Désir

IL NOUS RESTE LE CŒUR

I

Sitron sourit. Il souriait toujours à la vue d'une jolie femme. Cette fois-ci, il dut même faire un effort pour ne pas exploser de rire tellement la jolie femme en question lui plaisait. Il évitait en effet les démonstrations d'hilarité exagérées, car il n'est guère convenable d'être hilare lorsqu'on est présenté à une femme. Surtout quand elle est jolie.

Le jeune homme, souhaitant faire bonne impression à l'occasion de cette première rencontre, fit même en sorte que son sourire ne se remarque pas (le sourire non forcé étant, c'est bien connu, une marque flagrante de mauvaise éducation). Pour cela, il suffit de ne pas sourire avec les lèvres. Les oreilles firent très bien l'affaire, présentant l'avantage d'être masquées par des mèches de cheveux mi-longs et jaune-citron.

– Sitron, lui dit Kramoizy, son ami et collègue de bureau, sur un ton amical et néanmoins bureaucratique, vois cette jolie femme que je te présente.

– Je la vois, répondit Sitron, le plus sérieusement possible, en prenant soin de rabattre discrètement quelques mèches sur ses oreilles.

– C'est Violassée, notre nouvelle chef.

Sitron prit un air légèrement perplexé le temps de se demander comment une aussi jolie femme pouvait porter un prénom aussi laid.

– La vie est pleine de paradoxes tous plus paradoxaux les uns que les autres, se dit-il. Et cela ne la rend que plus intéressante.

Puis, heureux d'avoir trouvé une réponse rationnelle à sa question existentielle, il remit son air de légèreté là où il l'avait pris, l'échangea contre un air profondément honoré, de circonstance, et se tourna vers Violassée. Il se mit à genoux et baisa les pieds de sa supérieure hiérarchique, comme il convient d'agir quand on souhaite faire bonne impression et assurer son avenir professionnel au sein de l'entreprise.

– Enchanté, se permit-il d'ajouter, s'étonnant lui-même de son audace.

– Vous êtes audacieux, Sitron, fit remarquer Violassée. C'est un vilain défaut...

Elle dévisagea un instant le jeune-homme, à qui la vue en plongée allait assez bien, mettant en

valeur ses beaux cheveux jaunes et acides. Elle aurait bien aimé pouvoir observer le profil de Sitron, afin de se faire une idée plus précise de la psychologie du personnage, mais il se tenait devant elle, toujours à genoux, et elle n'osa pas faire les quelques pas de côté nécessaires à la mise en pratique de cette observation.

– Enchantée tout de même, reprit-elle pour mettre fin à un silence pesant, légèrement troublée par le regard de son interlocuteur, trop insistant à son goût.

Puis son visage se figea, tandis que la lumière se faisait dans son esprit. Elle se rendit compte qu'elle n'avait absolument aucune raison d'être troublée par un vulgaire employé de niveau 1 tel que Sitron.

– La patronne, c'est moi, rappela-t-elle, s'adressant en apparence au jeune homme, mais en réalité à elle-même, et dans le but de se rassurer au sujet de son utilité dans ce monde.

Elle fit demi-tour, quitta le bureau et en claqua la porte avec une grâce non-dissimulée, qui fit pouffer de rire Sitron, visiblement à bout.

II

– Elle est charmante... confia-t-il à Kramoizy en se relevant, sa position à genoux au milieu de la pièce n'étant plus justifiée.

– Tu lui as fait très bonne impression, mon cher Sitron ! s'exclama son ami. Ton avenir professionnel au sein de l'entreprise est assuré, crois-en ma vieille expérience !

Kramoizy avait déjà vingt-trois ans et demi, soit six mois de plus que son jeune collègue inexpérimenté.

– J'ai d'autres projets... murmura Sitron, un œil dans le vague et l'autre fixé sur Kramoizy.

Celui-ci le regarda, apparemment étonné. Et ce n'était pas qu'une apparence ; il était effectivement très étonné.

– ???, articula-t-il. Que veux-tu dire ? Je sens que tu n'as encore pas compris grand-chose à la vie, pauvre imbécile.

Kramoizy avait pour habitude de parler franchement. C'était un vilain défaut, mais c'était le seul qu'il avait, alors on le lui pardonnait assez facilement, même dans son milieu professionnel, qui n'avait pourtant pas la réputation de faire de cadeaux. Kramoizy, malgré son jeune âge, avait déjà tout compris à la vie : il préparait en effet son avenir professionnel d'une manière particulièrement prometteuse, ayant assimilé très tôt le fait que le reste n'avait aucune importance.

– Elle me plaît, cette Violassée... osa insinuer Sitron, un peu décontenancé devant l'attitude de son ami.

Kramoizy secoua la tête. Il était très ennuyé. On est toujours très ennuyé quand on a affaire à quelqu'un qui ne comprend rien à la vie.

– Je vais t'expliquer, mon petit Sitron, mais il va falloir te montrer très courageux.

Son petit Sitron, en l'occurrence, avait à présent perdu toute contenance et toute confiance en lui. S'il

avait été présenté à ce moment-là à une jolie femme, il se serait probablement mis à pleurer, tout honteux d'être encore, à son âge, sensible à ce genre de choses.

Il renifla un grand coup, retenant ses larmes, et se prépara à boire les paroles de Kramoizy. Pour cela, il ouvrit grand la bouche, et ferma petit les yeux. Cette méthode de concentration lui semblait être la plus appropriée à la situation. Kramoizy, tout fier d'être écouté avec autant d'attention, fit un grand geste avec le bras pour optimiser la crédibilité de son discours, et se lança :

– Vois-tu, mon cher petit Sitron, il y a dans la vie un certain nombre de détails qu'il vaut mieux connaître afin d'éviter les pièges que l'existence réserve à ceux qui ne savent pas quel pied mettre devant l'autre.

Il s'arrêta un court instant, pour laisser le temps à son interlocuteur de noter toute la pertinence de cette phrase d'introduction. Sitron rouvrit un œil, admiratif, mais il le referma aussitôt en voyant que la suite arrivait. Sa bouche, toujours ouverte, ne souffla mot.

Là, Kramoizy se lança sans pitié dans un long monologue auquel personne n'aurait rien compris de toute façon, pas même Sitron, et ce en dépit de l'état de concentration maximale dans lequel il se trouvait. Ceci n'eut d'ailleurs aucune importance, le fait d'être compris n'étant pas du tout le but du discours. Kramoizy avait juste souhaité être écouté, but plus modeste, mais autant se concentrer sur les choses qui en valent réellement la peine. Il fut écouté, et, une fois son temps de parole écoulé, il fit donc demi-tour, l'esprit en repos et rempli d'une satisfaction intense.

III

Il avait clairement l'intention de planter là Sitron, et allait quitter le bureau, lorsque le jeune homme le rappela. Entre temps, ce dernier avait retrouvé son état normal, c'est-à-dire confiant, sûr de lui et dynamique.

– Oh là, l'ami ! s'écria-t-il. Le peu que j'ai compris de tes paroles me persuade qu'elles sont erronées. N'as-tu jamais entendu ce vieil adage qui dit que « la vie ne vaut d'être vécue sans amour » ?

Kramoizy se retourna, visiblement outré. Il pointa en direction de Sitron un index accusateur et digital. Cet index tremblait, ou plutôt vibrait, mais il parvint tout de même à articuler ces quelques mots, ce qui est déjà très bien pour un index pas encore majeur :

– Foutaises que tout cela !

Vestiges d'une époque qu'il nous faut renier,

Ces mots n'ont plus de sens, il faut les oublier !

Kramoizy lui coupa la parole pour ajouter, dans une prose plus ordinaire :

– Le taf, c'est moi qui t'le dis, p'tit gars, y'a rien de mieux !

Puis, saisi d'une inspiration soudaine :

– Te prends donc pas la tête

Avec toutes ces idées abstraites,

Ne garde qu'une pensée en tête :

Le boulot, ça c'est chouette !

Son index lui lança un regard méprisant et moqueur, n'appréciant apparemment pas les vers en « ette » de son propriétaire. Vexé, Kramoizy laissa tomber ici sa carrière de poète, et conclut simplement en récitant un passage du Livre Omniscient et Sain des Travailleurs Humains, dogme dominant chez les humanoïdes lobotomisés en tout genre depuis déjà quelque temps :

– Une seule chose compte ici-bas : assurer son avenir professionnel au sein de l'entreprise. Et, accessoirement, gagner du fric et faire fructifier son capital. C'est dans la Genèse, précisa-t-il à l'intention de Sitron, dont il connaissait les lamentables lacunes idéologiques.

En entendant ça, le jeune homme se mit à pleurer à chaudes larmes. Tous ses rêves naïfs, ses espoirs utopiques, s'effondrèrent en un instant, avec fracas, provoquant dans le bureau un désordre total. Il se rendit compte à quel point Kramoizy avait raison, comme tous les autres, à quel point il était vain de lutter contre la force des choses, à quel point il était seul, seul contre une évidence qui avait depuis bien longtemps réuni tous ses pairs : la seule chose qui compte est d'assurer son avenir professionnel au sein de l'entreprise.

Kramoizy, suivant un code de l'amitié bien défini, l'avait abandonné à son triste sort, afin qu'il puisse réfléchir tranquillement ces sombres pensées et en tirer un enseignement.

Sitron finit par s'apercevoir qu'il était seul dans la pièce, en train de pleurer. Il est absurde de pleurer si on n'a personne avec soi pour plaindre et consoler, c'est évident. Et puis, de toute façon, ses chaudes larmes commençaient à refroidir sérieusement. Il sécha donc ses yeux, s'assit à son bureau d'employé de niveau 1, se dit qu'il serait temps de passer au niveau 2 afin d'assurer un début d'avenir professionnel. Kramoizy, lui, était déjà employé de niveau 2.

Tout cela lui fit penser à Violassée, et il poussa un profond soupir de désespoir en s'apercevant qu'il venait de tomber amoureux d'une être humaine. Sa supérieure hiérarchique, qui plus est.

– Quelle horreur ! se dit-il. Jamais je ne me serais cru aussi faible !

IV

La situation était effectivement très critique. Sitron eut une courte crise de mélancolie, ce qui, après-coup, l'étonna beaucoup. Il se rappela les douces paroles de sa mère, dans les berceuses qui précédaient ses nuits d'enfant innocent et heureux : « N'oublie jamais d'assurer ton avenir professionnel au sein de l'entreprise, non, n'oublie jamais... »

– C'est étrange, remarqua-t-il avec amertume, comment se fait-il que je n'aie pas été lobotomisé aussi bien que les autres, alors que ma mère a toujours tout fait pour mon bonheur ?... Je ne suis

pas normal ; je me pose sans cesse tout un tas de questions absurdes et inutiles, alors que tout devrait être si simple... Assurer son avenir professionnel.

Ses parents avaient pourtant été très en phase avec leur époque. Ils s'étaient toujours intéressés aux derniers courants de pensée à la mode, et les avaient adoptés chaque fois avec ferveur. « Il est indispensable, disaient-ils avec sagesse, de penser et de faire comme les autres. Sans cela, l'insertion dans la société est impossible, et le bonheur en devient inaccessible. »

Sitron pensa qu'il aurait bien aimé avoir sa famille aujourd'hui à ses côtés, pour pouvoir lui demander conseil, encore une fois. Mais un être humain normalement lobototonné n'avait plus besoin de ses parents à partir de vingt-deux ans et trois mois. C'était la loi. Sitron ne les voyait donc plus depuis neuf mois. Bizarrement, ils lui manquaient un peu.

– Il a dû y avoir une erreur de calcul durant le processus de mon lobototonnement...

Il tenta un instant de réfléchir objectivement, de comprendre à quel moment il avait bien pu se retrouver hors des chemins tracés, sûrs et rassurants qui permettent à ceux qui les suivent fidèlement d'accéder à un bonheur simple et sain, à cette existence paisible et laborieuse à laquelle aspirent tous les Travailleurs Humains Lobototonnés.

Pourquoi avait-il tant de mal à se reconnaître dans leurs valeurs ? Pourquoi se sentait-il si différent, tout en sentant qu'eux, et eux seuls, avaient raison ? Enfin, pourquoi cherchait-il désespérément quelque chose d'autre, ailleurs ?... Et où ? Et quoi ?

Violassée... Il soupira, transi d'un amour pur et fiévreux. Dangereux, aussi, sans doute. Cela, il le pressentait, sans savoir pourquoi. Violassée... C'était elle, ce « quelque chose d'autre, ailleurs ».

Comment peut-on s'appeler Violassée et se permettre d'être aussi jolie ? Cette pensée le fit sourire, sourire qu'il ne chercha pas, cette fois, à dissimuler. Son esprit s'était laissé envahir par des images enchanteresses contre lesquelles il ne tenta pas de lutter. Au contraire, il fit revivre dans sa tête, avec délice, chaque seconde passée en présence de la jeune femme, chaque parole, chaque regard échangés, et en inventa d'autres, ceux qui manquaient, ceux qui auraient été nécessaires à la perfection de l'instant.

Il s'évadait, en rêve, oubliait le cadre trop réel, trop contraignant, du bureau, de l'entreprise, de sa vie si régulière, si organisée qu'elle en perdait toute saveur.

– C'est cela, se dit-il, c'est tout le problème. Comment les autres font-ils pour supporter, et même se réjouir, de tant de fadeur ? Cette existence manque cruellement d'imprévu, de spontanéité. De liberté. De créativité, aussi.

Or, s'il se sentit si bien, le court moment que dura cette évasion spirituelle, c'est qu'il sut, enfin, se créer un univers, ailleurs, très loin. Il y flottait lentement et, partout, le regard bleu-pomme de Violassée le suivait, accompagnée de sa silhouette légère, si légère, presque aérienne... Et ses mouvements,

fluides et délicats, sa grâce vaporeuse, céleste, sa voix comme un souffle de vent crépusculaire dans un matin calme et saupoudré de rosée étoilée...

– Tu en fais trop, beaucoup trop, sombre crétin ! lui aurait fait remarquer Kramoizy, en ricanant, s'il s'était trouvé dans les parages.

– Tu ne comprends pas... aurait répondu le sombre crétin. C'est que je l'aime. Tu n'as pas de sensibilité, toi...

– Dieu m'en garde ! aurait alors hurlé son ami, dans le but de se faire bien entendre du Dieu en question.

Mais Kramoizy n'était pas dans les parages.

La porte du bureau de Sitron s'ouvrit brusquement, alla s'écraser contre le mur avec fracas, tirant notre jeune héros de ses rêveries saugrenues et ridicules parce qu'excessivement romantiques. Et, sous ses yeux médusés, son rêve se matérialisa.

V

– Employé de niveau 1 Sitron, vociféra Violassée d'une voix douce, vous êtes réquisitionné ; corvée de pause-café !

Sitron sursauta sur sa chaise, poussa un énorme cri de surprise qui surprit effectivement toute la faune à des kilomètres à la ronde, se mit debout avec précipitation, laissa malencontreusement tomber sa mâchoire en chemin, se pencha, farfouilla sous son bureau pour la retrouver, la retrouva, essaya en vain de marmonner quelques mots d'excuse en la remettant en place, et parvint finalement à se mettre au garde-à-vous, un peu de travers, mais Violassée eut la bonté de ne pas en tenir rigueur.

– Corvée de pause-café, répéta-t-elle d'un air absent, trop indifférent pour que ce soit crédible. Il n'y a pas à discuter.

La pause-café était la hantise de la plupart des employés. Cependant, il était de bon ton pour les supérieurs hiérarchiques d'ingurgiter chaque jour une dose de ce liquide noir et tiédasse, et, on le sait, personne n'aurait songé à remettre en question ce qui était de bon ton. Le café bien chaud avait été interdit dans les entreprises quelques années plus tôt, et c'est précisément pour cette raison que la pause-café était aujourd'hui si redoutée. De plus, elle mettait les employés en retard dans leur travail ; c'était insupportable.

Oui, mais voilà, les supérieurs hiérarchiques n'aimaient pas boire leur café en solitaire. Un vieil instinct de partage les incitait à désigner chaque jour un volontaire pour les accompagner. C'était l'usage. Ce jour-là, Sitron fut donc désigné volontaire. Il n'y avait pas à discuter.

Sitron emboîta le pas de Violassée. Il la suivit en silence jusqu'à la salle des corvées. Le chemin était long et tortueux, car les couloirs de l'entreprise étaient eux-mêmes longs et tortueux. Et sombres et étroits. Tout avait été pensé pour que les employés

n'aient aucune envie de sortir de leurs bureaux. Ce genre de mesures avait été utile un temps, mais, depuis quelques siècles, l'immense majorité des employés étaient des Travailleurs Humains Lobototonnés confirmés, aussi n'avaient-ils aucune envie de quitter leurs bureaux, et ce quel que soit l'état des couloirs.

Sitron pensait. Une mauvaise habitude héritée d'on ne sait où. Il remarqua que la perspective de la pause-café ne le gênait en rien. Au contraire, il se sentait dans un état de jubilation particulièrement jubilatoire. Et pourtant, qu'y avait-il de pire que cet immonde jus tiède et floteux qui l'attendait au bout du couloir ?

– Il faut vraiment que je l'aime pour être capable de tant d'abnégation...

C'est ainsi que Sitron, à l'âge de vingt-trois ans, prit conscience de l'amour, le vrai, celui qui pourrait vous faire déplacer les montagnes si vous en aviez un besoin urgent – ce qui n'arrive jamais – ou, plus ordinairement, vous faire aller en salle des corvées en ayant en tête les pensées les plus plaisantes, et cette joie saine et innocente, celle de l'enfant cruel qui regarde un vers de terre agoniser et se tortiller encore tandis qu'il le découpe en fines lamelles au moyen d'une scie électrique.

Et c'est ainsi que le même Sitron, toujours à l'âge de vingt-trois ans, décida de ne pas renoncer à cet amour. De tenter le tout pour le tout, d'aller au devant, éventuellement, des pires réalités, des pires déceptions, mais de savoir enfin s'il était aussi seul qu'il le croyait, ou bien si cette jeune femme que lui envoyait le destin (car il ne pouvait s'agir que d'un signe du destin) saurait, elle aussi, prendre conscience de ses sentiments pour lui et de leur importance.

Il ne vint pas un instant à l'esprit du jeune homme de doute concernant la réciprocité de son amour. Le processus du lobototonnement laisse toujours quelques traces indélébiles, même lorsqu'il s'applique à un esprit incontestablement indépendant. Sitron était donc, par certains côtés, comme les autres : sûr de lui, confiant, convaincu de sa valeur. Il savait que si une jolie femme devait tomber amoureuse de quelqu'un dans cette entreprise, ce serait de lui.

– Les femmes, si elles n'étaient pas lobototonnées, ne sauraient en aucun cas résister à mes extraordinaires cheveux jaune-citron, à mon séduisant regard ensoleillé, à mon splendide rire jaune, se dit Sitron avec modestie.

Oui, car il était modeste, malgré tout. Encore un vilain défaut.

– Le problème est qu'elles sont lobototonnées... Qu'importe ? Je suis prêt à tout pour séduire Violassée, même à avaler ce café répugnant. Il faut qu'elle m'aime ; ma vie dépend de présent de ça.

Il se sentait particulièrement romantique lorsque Violassée ouvrit une porte et l'invita à la suivre dans la salle des corvées. Particulièrement déterminé, aussi. Et amoureux.

VI

La salle des corvées était une grande pièce triangulaire au milieu de laquelle se trouvait la redoutable machine à café. Les murs étaient tapissés d'un papier orange à poils bleu-turquoise et drus, tandis que le sol était recouvert de grandes herbes rouges synthétiques, le tout tentant de donner à la pièce un aspect champêtre et accueillant. Il n'y avait pas de fenêtre ; la lumière provenait de la grande vitre ovale qui constituait le plafond. L'effet de serre était très réussi. On crevait de chaud.

– On crève de chaud, ici, fit remarquer Sitron en lançant à Violassée un regard passionné.

– En effet, répondit la jeune femme.

Elle se sentait un peu gênée, et s'en voulait beaucoup d'être ainsi troublée par Sitron. Elle décida de se montrer distante et désagréable. Ca ne devrait pas être trop difficile.

Le jeune homme fut, lui, ravi de cette réponse. Ainsi, Violassée ne le contredisait pas, même sur des sujets aussi délicats que la température de la salle des corvées. Ce serait beaucoup plus simple que prévu. Peut-être savait-elle déjà qu'elle l'aimait ? A cette pensée, son estomac et ses intestins s'entortillèrent de bonheur, créant un trou énorme dans son ventre, bientôt occupé par tous les espoirs qui venaient de naître. Sitron étala sur son visage, à l'attention de Violassée, un grand sourire charmeur.

Sourire qu'elle fit semblant de ne pas remarquer. Se détournant, elle se dirigea vers la machine à café, lui donna un grand coup de pied pour la réveiller, car c'était une vraie feignasse qui passait son temps à dormir. C'est bien une attitude de machine, ça. Dormir au lieu de travailler, quelle idée ! Finalement, la machine parvint à prendre les commandes, fit son office et se rendormit.

Violassée tendit à Sitron un grand bol de café plein à ras-bord, et réserva à sa consommation personnelle quelques gouttes déposées au fond d'une petite cuillère. Les supérieurs hiérarchiques avaient le droit d'échapper au grand bol, mais pas les employés.

Sitron prit un air héroïque, et attendit que Violassée lui jette un coup d'œil (elle ne le regardait en effet pas souvent, mais il mettait ça sur le compte d'une timidité bien naturelle) pour boire d'un coup la totalité de sa mixture, comme ça, sans prévenir.

– Glou glou glou, beark beark beark, pensa-t-il.

Violassée l'observait. Elle ne pouvait s'empêcher d'être impressionnée devant le courage de ce vulgaire employé de niveau 1. Elle se sentait étrangement bizarre, ou plus exactement bizarrement étrange, en proie à une sensation jusqu'alors inconnue, qu'elle tenta de refouler.

– Je suis sa supérieure hiérarchique, se dit-elle.

Cet argument était on ne peut plus convaincant. Elle parvint à regarder Sitron avec dédain. Déstabilisé un court instant par tant d'indifférence apparente, celui-ci se ressaisit pour lui proposer, grand-seigneur :

– Si vous le souhaitez, je pense pouvoir également venir à bout de votre petite cuillère.

Violassée n'en revenait pas. Sans réfléchir, elle lui tendit l'objet. Et regretta aussitôt son geste :

– J'aurais dû lui faire remarquer que je n'avais aucun besoin de ses services minables, à cet audacieux prétentieux !

Mais Sitron, mis en confiance en voyant qu'elle ne lui refusait rien – c'était flagrant – décida de passer à la vitesse supérieure. Bien évidemment, il n'y connaissait rien en séduction, mais Violassée non plus, aussi il se dit que quelques mots poétiques et pleins de sensibilité devraient suffire.

– Vos beaux yeux bleu-pomme, commença-t-il sur un ton langoureux, donneraient à n'importe quel asticot l'envie de s'y noyer. Quant à la profondeur de votre regard envoûtant, elle est digne de celle du trou que ce même asticot creuserait dans une belle pomme bleu-pomme, juteuse et sucrée.

Prise au dépourvu, la jeune femme ne sut que répondre, c'est pourquoi elle ne répondit rien. Sitron en fut un peu ennuyé ; il aurait bien aimé qu'elle prenne la parole à ce moment-là, car il était désormais à court de poésie et de sensibilité.

– Nous sommes complémentaires, vous savez. Et puis je vous aime, ajouta-t-il simplement. Voulez-vous m'épouser ?

Il ne connaissait pas la signification de ce terme, mais ça sonnait bien.

– Je... Que... Hein ? balbutia Violassée, ne comprenant pas non plus le sens de la question, et suant à grosses gouttes parce que, décidément, on crevait de chaud ici. Et aussi parce qu'elle se sentait très légèrement terrifiée, depuis quelque temps, par l'attitude du jeune homme. Elle regrettait profondément de l'avoir désigné pour la corvée.

Après une courte réflexion, elle se rendit compte que les paroles de Sitron ne pouvaient être que des obscénités. Elle entra alors dans une colère folle et quitta paisiblement les lieux, non sans avoir bruyamment claqué la porte au passage. Dans des situations aussi extrêmes, il n'y a pas d'autre solution envisageable.

VII

Une fois de plus, Sitron se retrouva seul. Seul avec son désespoir.

– Comme quand ma mère sortait le soir, remarqua-t-il en souriant amèrement.

Il avait mal, pour la première fois de sa vie. Il sentait que ce serait également la dernière, car sa souffrance ne cesserait jamais. Son âme agonisait, devant la cruelle réalité qui s'imposait à lui. Ainsi, il serait éternellement seul. Elle n'avait rien compris, rien vu de son amour ; elle était aveugle, comme les autres. Et lui resterait seul à jamais dans sa lucidité destructrice. Triste destinée.

Le jeune homme pensait sérieusement à mettre fin à ses jours en avalant une quantité overdosée de café, lorsque Kramoizy apparut devant ses yeux hagards et égarés.

– Ah, tu es là, toi ! Je te cherchais. Mais qu'est-ce que tu fous ici ?

– J'étais de corvée... marmonna Sitron d'une voix sourde et muette.

Il semblait atterré, debout, les bras ballants, et n'avait visiblement pas la moindre envie de parler. Kramoizy s'approcha et lui donna dans le dos un grand coup de poing viril. Son code de l'amitié conseillait en effet d'agir avec tact et délicatesse dans ces cas-là. Sitron, sous le choc, manqua de s'écrouler, mais ne réagit finalement pas. De seconde en seconde, on le voyait s'enfoncer dans un état de dépression résignée et assez inquiétante. Son teint jaune vif avait viré au verdâtre. C'était lamentable.

– Eh beh ! fit Kramoizy. Ne t'inquiète pas, ça fait toujours ça la première fois, ces corvées sadiques ! Après, on s'habitue. Il le faut bien. C'est la loi.

Sitron lui jeta un regard de poisson frit, en un peu moins vif. Il se laissa cependant entraîner lorsque son ami le tira par le bras pour le faire sortir de la pièce.

– Je n'aime pas cet endroit, expliqua-t-il. C'est malsain. Je te raccompagne à ton bureau. Tu iras tout de suite mieux là-bas, tu verras.

Le chemin du retour, vers le bureau, fut, dans la mesure du possible, encore plus long et tortueux et sombre et étroit que l'aller. Mais, une fois arrivé, Sitron ne vit absolument rien du tout, et surtout pas qu'il allait mieux.

Il se mit à plat ventre au milieu de la pièce, les jambes arquées au-dessus de son dos, les orteils ramenés au niveau des oreilles, chaque main saisissant un genou opposé. Il était assez souple, il est vrai. Il resta ainsi trois longues heures, durant lesquelles il tenta de réinitialiser chacun de ses chakras déboussolés. Ce qui ne fut pas une tâche évidente, l'expérience qu'il venait de vivre étant particulièrement, voire irrémédiablement, déboussolante pour certains chakras inexpérimentés.

Kramoizy s'installa au bureau de Sitron et en profita pour reprendre des activités plus professionnelles, car, comme il le disait si bien :

– Faut pas rigoler, mais j'ai du boulot en retard, moi, avec tout ça !

VIII

Sitron émergea donc, trois longues (c'est-à-dire pas loin de six) heures plus tard. Aussitôt, il se tourna vers Kramoizy, et hurla, d'un ton tournoyamment définitif :

– Kramoizy, mon ami, ma vie est finie !

Kramoizy, son ami, leva avec difficulté les yeux de ses paperasses, et le regarda d'un air professionnel. C'était son air le plus courant, son préféré, aussi ne le quittait-il que dans des situations exceptionnelles. Or, il n'avait jamais été confronté à aucune situation exceptionnelle.

– Qu'est-ce qui te prend encore, misérable taré raté ? Le voilà qui déraille complètement, à présent...

– Ecoute-moi, Kramoizy, je t'en prie !

– Ah, certes non ! s'énerva-t-il subitement. Je m'occupe de toi, je t'aide, je te soutiens, je te sauve quasiment la vie, et toi, c'est ainsi que tu me remercies ? Avec tes divagations puériles ? Qui m'empêchent de travailler ? C'est ça ?!?

– Mais...

– Mais tu es ingrat, mon pauvre Sitron ! Et c'est grave, d'être ingrat ! C'est mal, d'être ingrat ! C'est ingrat d'être...

Sitron lui coupa la parole :

– Elle ne veut pas m'épouser...

– Hein ?

– Violassée. Elle ne veut pas m'épouser.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Kramoizy s'était calmé. Il ne s'énervait que très rarement, et ça ne durait jamais plus d'une trentaine de secondes. A présent, il semblait attentif. Sitron en profita, et lui raconta tout, en exagérant certains détails dans le but de donner à son récit une tonalité pathétique, qui lui paraissait être la plus appropriée. Il conclut ainsi, les larmes dans la voix :

– Ma vie est finie. Elle ne veut pas m'épouser.

– Oui, je sais. Mais qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

– Ah, ça, je n'en sais strictement rien. Je sais juste que c'est une information capitale. Elle refuse de m'épouser et, par conséquent, mon existence n'a plus aucun sens. Ma vie est finie, si tu préfères.

– Tu radotes, nota Kramoizy.

– Je suis malheureux. Définitivement malheureux.

– C'est parce que tu n'as rien compris à la vie. Je t'ai pourtant déjà expliqué ça, mais tu es borné.

– Tu as tort. Vous avez tous tort. La vie ne vaut d'être vécue sans amour.

– Tu vois où ça te mène, tes clichés archaïques ?

– Vos vies à vous sont fades.

– C'est vrai. Mais on est tous heureux. Sauf toi.

– J'aime, moi.

– Tu es malheureux.

– Si tout le monde savait aimer, je serais heureux. Elle m'aimerait.

– Peu importe, là n'est pas la question. En tout cas je ne crois pas. Tu es égoïste. C'est à toi d'être heureux comme les autres ; pas aux autres d'être heureux comme toi tu voudrais l'être. C'est comme ça. C'est juste. C'est démocratique.

Son contradicteur se tut.

IX

Sitron était en ébullition. Des bulles gorgées de pensées amoureuses remontaient douloureusement dans sa matière grise convaincue par les propos d'expérience de son ami. Plus il restait silencieux, et plus il sentait la pression affective gagner du territoire cérébral. Assez rapidement, ce devint insupportable, ses émotions contradictoires s'entre-dévastaient. Il fallait qu'il sorte !

Kramoizy, confiant, n'observait que la mine défaite de son collègue, sans imaginer la bataille intérieure qui faisait rage entre bulles et neurones. Il savourait déjà l'efficacité de son discours, dont il

n'avait jamais considéré autre chose que le résultat. De toute façon, ça ne pouvait que convaincre, il n'avait jamais vécu d'autres aboutissements.

Mais soudain, cette pensée rassurante lui échappa comme un ballon de baudruche en processus de dégonflement : il vit Sitron s'enfuir dans les couloirs en hurlant qu'il devait sortir. La matière caoutchouteuse vint à traverser la fierté de Kramoizy et lui infligea une cuisante douleur. Il prit alors son arc et décocha au fuyard :

– Tu es fou ! Il n'est que 17 heures, tu dois encore travailler 4 heures et demie ! Vous courez à votre perte, toi et ton équilibre mental ! Tu es fou !

Sitron désarticulé, rebondissait dans les couloirs, à grande vitesse vers la sortie.

– Il faut que je sorte !

Il croisait quelques individus flous, trop absorbés par leurs activités pour se surprendre de sa course pourtant extraordinaire.

– Il faut que je sorte !

Plus son allure l'éloignait et le distinguait de la sédentarité active des cerveaux environnants, plus il se sentait seul.

– Il faut que je sorte !

Chaque bureau qu'il dépassait augmentait le contraste entre son attitude indisciplinée et celle des travailleurs irréprochables et prospérant partout, tous ensemble. Lui se sentait tellement seul.

– Il faut que je sorte !

Cette marginalisation le terrorisait et pourtant elle l'attirait irrémédiablement. Il en avait un besoin viscéral. C'était son étoile, son guide. Il fallait vraiment qu'il sorte !

Sa vitesse eut pour effet d'obscurcir la périphérie de son champs visuel. Ainsi, vivants ou pas, tous les éléments relatifs au monde professionnel avaient basculé dans l'invisible. Seule subsistait la lumière devant lui. Sitron y volait comme un papillon vers le feu. Le jour était son vice irrémédiable. L'éclat ! Il lui fallait plonger au cœur de l'interdit !

Illuminé d'excentricité, le jeune amoureux déchu atteignit enfin son but, le bout du couloir. Lui-même à bout de souffle, il s'arrêta net, la bouche, les yeux et les oreilles béants, avides de nourriture extérieure.

C'était un des seuls endroits où le corridor s'élargissait, offrant aux parois la liberté de se dessiner en un large demi-cercle, ouvert de vastes hublots rayonnants. On aurait pu y passer la tête. Au centre, s'élevait une arche majestueuse, quasiment haute d'un mètre cinquante, grimpée de lierre rouge vif, qui invitait naturellement à quitter le monde intérieur. Très logiquement, elle donnait donc vers l'extérieur : la grandiose et mirifique salle de simulation naturelle du monde pré-technorégulé.

LE CŒUR DE LA CITÉ

I

Sitron sortit. Le plafond était incroyable... Un ciel violet foncé apportait à cet espace une limite infinie dans laquelle se perdit instantanément toute son angoisse révoltée. Il n'était venu ici, profiter de la nature, que peu de fois dans sa courte vie. Chacun sait que les sorties en extérieur se réservent aux événements méritoires. Un demi-sourire espiègle vint signifier à la partie droite de ses lèvres tout le plaisir de cette rebelle situation.

Son odorat s'emplit de parfums fruités, élaborés dans les meilleurs laboratoires.

Son ouïe dansa longuement avec les frémissements des feuilles, les clapotis de la rivière, le chant polyphonique des oiseaux, et l'apaisant bruit du tonnerre associé au ronronnement du soleil. L'harmonie était parfaite, un savant produit des macro-compulseurs les plus puissants de l'entreprise.

Sa vue toucha chaque arbre, celui de l'été, celui du printemps et celui de l'automne. Les fleurs sur ce dernier épousaient parfaitement les fleurs vert-fluo du champ qui arborait un rouge plus vrai que nature. Dans un coin de la salle, une cascade sortait de deux petits nuages oranges vifs et excitait une rivière qui séparait le pré en deux, de façon séraphique et mathématique. De l'autre côté s'éparpillait un tas de roches qui, bien que très désordonné, ne gâchait pas l'ambiance.

Des hokilogrammes reproduisaient quelques animaux un peu plus loin ; écureuils, éléphants, manchots, dahus, tigres et tyrannosaures, tous occupés à brouter la jungle amazonienne qui leur parvenait jusque sous le ventre, les incitant parfois à quelques rires chatouillés. Evidemment, les meilleurs naturalistes avaient permis que soient ainsi reproduites avec haute fidélité les particularités zygomatiques de chaque espèce.

Un arbuste à cerises tendit une branche pour proposer à Sitron la pureté de ses fruits. Le jeune gourmand se laissa tenter et croqua la chair bleue au cœur si délicieusement alcoolisé.

Tous ses sens, les quatre, vibraient d'un émoi indescriptible. Il pensa que les anciens temps avaient vraiment du bon, et du beau.

– La vie ne vaut d'être vécue sans amour, répétait-il, réconforté dans sa foi au principe ancien qui occupait maintenant entièrement son esprit.

Il sauta la rivière et alla s'allonger sur un plat rocher au moelleux réglable et délicieux. Les yeux vers le ciel, il laissa son amour s'inspirer du spectacle étoilé :

– Que j'aimerais avoir la couleur de ce soleil...

Le soleil ronronna.

– Que j'aimerais m'unir à Violassée comme il est uni au ciel violet et étoilé...

Des étoiles, tombaient quelques poussières odorantes aux fragrances si communes qu'elles ne participaient que peu à l'émerveillement sensuel de Sitron.

– Dieu que c'est cruel d'être un soleil sans ciel !

Une luciole vint se poser sur son nez pour hululer à la lune. Il la chassa mécaniquement.

– Pfff, mais je n'ai rien de commun avec ce soleil !

La femelle tyrannosaure lâcha une flatuosité bien sonore et très audible qui incita les borborygmes les plus enjoués de ses camarades faunesques.

– Je ne suis qu'un misérable employé de niveau 1 !

– Misérable... Voilà qui qualifie peut-être ton comportement. Etre... Qui tu es ne se qualifie pas !

– Hein ? Qui a parlé ??

Sitron, surpris de stupéfaction, se redressa soudainement sur ses deux pattes arrières, à la manière exacte d'un lézard qui passait par là, l'ensemble dans une coordination plutôt jolie. La voix grave et posée qui venait de retentir lui glaçait les os et procurait à son cœur une trépidation qu'il associa instinctivement à un sentiment de peur.

– Qui va là ?

L'expression lui sembla bien choisie et l'assura d'une consistance appropriée.

Le silence répondit !

– Je sais qu'il y a quelqu'un ! insista-t-il.

Il n'en avait en fait aucune certitude et la possibilité d'une illusion acoustique raisonnait dans sa tête aussi fort que sa dernière exclamation résonnait encore dans le centre de simulation naturelle du monde pré-technorégulé. Il était en effet peu probable que quiconque s'aventure en cet endroit, à cette heure de la soirée où tous les braves gens ne pouvaient que travailler. Par contre, il était fort probable que son état de déchéance bien avancée souffre de pareil symptôme. Objectivement, il ne pouvait qu'être seul !

Cette mésaventure s'ajouta à sa détresse et il rit presque de constater avec qu'elle facilité ridicule il passait d'un bonheur intense à un désarroi profond. La maturité de cette observation fut une émotion nouvelle, une de plus dans cette journée qui, décidément, le blasait de découvertes sensationnelles. Il n'y prêta donc aucune attention.

Sa vie était vaine, autant que son amour. Il était totalement incompris. De toute façon, plus rien n'avait d'importance. Il restait là sans but, vide, passif...

II

– Bonjour... Je m'appelle Pech et tu peux faire de même. Détresse... Aurais-tu besoin d'aide ?

L'esprit de Sitron n'eut pas vraiment de réaction à la vue de cet être qui surgissait d'un trou, sous une grosse pierre. Pas assez d'énergie... Son corps, par contre, était figé d'étonnement, totalement ahuri devant cette apparition inqualifiable.

– Surprise... Les solutions sont nouvelles ou n'en sont pas ! Me voir... Est-ce là surprise ?

Un filet baveux tomba de la lèvre inférieure de Sitron, elle-même tombante. Son corps était inerte, sauf à considérer le léger mouvement approbatif de sa tête ayant à la fois acquiescé à la question et provoqué l'écoulement susdit. C'eut pour effet collatéral de noyer au sol la luciole lunaire, mais personne ne le remarqua...

A bien y regarder, ses yeux suivaient la démarche tranquille de l'intrus. Le regard solidifié, solidaire des mouvements étrangers.

Ce personnage ressemblait à un homme mais une multitude de détails écartait cette possibilité. Il avait des cheveux de couleur plutôt sombre et, plus étrange encore, certains étaient même blancs. Comme un animal, il avait une fourrure sur le visage.

Sinon, son physique en général était très humain et il semblait maîtriser le langage, même si son expression souffrait d'une lacune syntaxique assez navrante. Certains mots lui échappaient parfois sans aucune cohérence.

Son regard semblait intelligent mais quelque chose d'anormal en émanait : une sérénité, une sorte de sagesse étrange, une attention altruiste, de la compassion. L'ensemble étant très troublant et très peu crédible, forcément artificiel, calculé. C'était un peu gros !

Il portait des tissus sur le corps au lieu de vêtements. Là encore le choix des couleurs était horrible, d'insipides pastels. Une fadeur et une sobriété qui rappelaient l'esprit de Kramoizy. Bien heureusement, ce dernier savait, par contre, mettre dans ses tenues la créativité qu'il n'est pas correct d'impliquer dans ses actes. Mais, même sans s'attarder par exemple sur le blanc cassé hideux de l'espèce de haut indéfinissable de cet énergumène, la matière elle-même était une ineptie des plus ineptes. Comme s'il vivait hors de toute régulation thermique. Il avait l'air d'un mouton... ou d'un mutant... Sitron confondait toujours les deux animaux.

Plus il le regardait, plus il avait besoin de le dévisager, des pieds à la tête. La docilité souriante avec laquelle ce corps aux mimiques expressives recevait la scrutation, en incitait une plus approfondie encore. Le besoin devint envie. Sitron se prit la tête et la secoua pour remettre en phase son émotion corporelle et son état d'esprit, le tout dans une attitude générale moins pantoise.

– Comment a-t-il dit qu'il s'appelait, déjà ? pensa-t-il.

– Moi, je n'ai pas besoin de son aide ! pensa-t-il.

– Pech... Je m'appelle ainsi et tu peux faire de même. Volonté... Je veux bien t'aider si tu le souhaites aussi.

Il sourit.

Sur son visage au regard marron très clair, s'affichait une multitude de rides, chacune ajoutant une nuance d'expression. Sitron considéra que ça lui donnait beaucoup de caractère mais il comprenait très mal la négligence qui l'avait amené à laisser sa peau se désagréger de la sorte.

Globalement, ce Pech n'était pas très soigné, c'était quand même indécent. Et cette façon d'afficher autant de caractéristiques personnelles profondes montrait manifestement une détestable propension à la vanité.

Dès son adolescence, Sitron, lui, avait assimilé qu'une individualité ne s'exprime qu'au travers des accessoires les plus superficiels. Il faut laisser sa nature profonde libre de se formater aux principes fondamentaux du Livre Omniscient et Sain des Travailleurs Humains.

Décidément, il avait devant lui un paradoxe sur pattes. Une insipide personnalité, incapable de s'exprimer comme il est d'usage de le faire, mais avec pourtant d'insolentes manières, dans le regard, le comportement et le mode de vie que l'on pouvait facilement deviner.

Pour commencer, pourquoi diable ne travaillait-il pas ? D'où sortait-il ? De quel droit se présentait-il lui-même ? Pour qui se prenait-il à offrir son soutien ainsi, dans le mépris le plus insultant pour le code des relations humaines ?

III

Sitron, autant sur la défensive que mis en confiance, décida d'enfiler un costume de vrai dur, ce qui, bien sûr, n'avait aucune signification précise pour lui.

– Je suis Sitron, je serai bientôt employé de niveau 2 et, depuis aujourd'hui même, je suis celui qui aime Violassée, ma supérieure hiérarchique !

Il sourit en levant le menton, tout à fait satisfait de cette entrée en matière qui le posait, vis à vis de son interpellateur, sur un plan d'égalité anticonformiste, tout en fixant sa supériorité sociale.

– Etre... Es-tu donc misérable, Sitron, employé de niveau 2 dans le futur ou celui qui aime Violassée ? Hypothèse... Si qualifié tu es, ne serais-tu pas plutôt givré mon pauvre Sitron ?

– Tu... Vous... Elle... Heu... Je l'ai demandée en mariage !

– Hâte... Tu es bien pressé mon petit Sitron !

En compte, Sitron fut très impressionné par les talents d'orateur de Pech. Il n'avait jamais entendu pareils arguments, il ne les comprenait pas. Et, plus fort que tout, ce personnage absurde semblait donner un sens concret à des figures dialectiques abstraites. De toute évidence, il avait une envergure rhétorique très supérieure à celle de son ami Kramoizy et même à celle de quiconque avait pu croiser sa courte vie.

Cette approche d'écoute comparative étant la seule connue de Sitron, elle lui apporta satisfaction à défaut de compréhension.

– Mal-être... Je t'imagine englué d'un effroyable malheur.

– Je... Oui, voilà ! C'est ça... Heu... J'allais le dire.

– Compréhension... Je comprends, accompagnant-il d'un regard très doux.

– Vous... Vous comprenez ?!?

L'amoureux transi se trouva assez vexé que son originalité paraisse si peu originale. D'un geste amical, Pech arrêta le clignotement des paupières décontenancées de l'excentrique en déconfiture. Un peu à son insu, ceci l'encouragea à s'épancher davantage.

– Violassée est magnifique ! Ne vous fiez pas à son prénom ! Je l'ai rencontrée ce matin et elle a changé ma vie ! Elle est, je crois, la plus belle créature du système. Le creux de son charme bleu-pomme est un palais sucré pour les asticots. Je lui ai dit, vous savez...

Estimant le flux de son discours suffisant, il s'arrêta mécaniquement pour laisser la parole, ainsi que le commandait la bienséance. Mais l'écoute attentive surnaturelle de Pech emplissait l'extérieur. Plus rien n'existait autre que cette tangible concentration altruiste.

– Vous comprenez, vous, au moins. Elle, elle n'a rien compris ! Elle n'a pas su voir la valeur de mon amour. Elle a rejeté ma demande. Elle préfère sa petite vie sans saveur à la grandeur de mon âme. Personne ne l'aime aussi fort que moi, vous savez. Elle le regrettera de toute façon ; j'espère qu'un jour elle connaîtra la souffrance qu'elle m'a fait subir. Je ne méritais vraiment pas ça, j'aurais tout fait pour elle, vous savez. Je l'aime aussi fort que le soleil aime le ciel étoilé. Elle est faite pour moi, c'est évident, mais elle est trop aveugle pour s'en rendre compte. Comme les étoiles sont faites pour enlacer la lune en plein jour. Je lui suis destiné, comme les cascades le sont aux nuages. Si vous saviez comme elle est douce, intelligente, cultivée, efficace, un humour bien à elle, une gentillesse qu'elle est la seule à connaître et moi le seul à comprendre. Elle est merveilleuse, vous savez !

– Savoir... Je sais certaines choses, oui. Croire... Oui, je te crois sincère, enroba-t-il d'un sourire.

Sitron était aux anges d'être compris. Il n'était plus seul, il avait enfin rencontré quelqu'un de sensé. Il ne contenait plus sa joie et la laissa sautiller en ronde autour de son bienfaiteur, qu'il considérait dorénavant comme un ami définitif. Il tendait les bras vers ce ciel qui lui ressemblait tellement, il buvait la poussière d'étoile, respirait l'air marin de la cascade. C'était le bonheur !

– Voir... As-tu déjà vu le ciel, Sitron ?

– Ouhiii ! Regarde-le au-dessus de nous, d'un violet aussi violet que Violassée !

– Regarder... Et le soleil, et les nuages, et la lune, et les étoiles ?

– Affirmatif, mon étrange ami ! Regarde-les embellir l'extérieur !

Sitron dansait une fringante carmagnole avec sa propre joie, un genou tantôt sur sa poitrine, un pied

tantôt contre son omoplate. Il exultait ! Il adorait la constance de ce nouveau sourire qui le faisait exister, lui renvoyait une preuve qu'il était apprécié. Avoir une bonne appréciation, c'est une preuve d'amitié !

– Extérieur... As-tu déjà vécu la nature ?

– Ha ! Ha ! Je m'habitue à toi, sais-tu, Pech. Ton humour est plaisant... anormal, mais cependant fort plaisant ! Je t'aime beaucoup !

– Aimer... Ton amour est comme cet espace artificiel, Sitron.

– Oui ! Oui ! Oui ! C'est exactement ça, cher ami ! Oh que c'est bon d'être compris !

Pech servait de centre à la carmagnole pleine de jambes du danseur qui n'en avait pourtant que deux. Son regard souriait avec tendresse, sa sérénité semblait à toute épreuve.

– Illusion... Ton amour est virtuel, Sitron ! Pensées... Tu le penses, tu ne le vis pas !

– Heu... certainement... je te fais confiance, tu sais.

Sitron appréciait beaucoup d'entendre tous ces mots utilisés d'une façon aussi différente, attachante. Il les percevait sans signification concrète et se sentait plus cultivé.

– Réalité... Tu ne sais pas la réalité ! Sensations... Le ciel s'observe bleu, bleu-ciel. Les pommes ne se sont jamais vues bleues, ni les cerises. La verdure se regarde verte et les fleurs lui apportent les autres lumières. Jour, nuit... Le soleil scintille le jaune, comme tes cheveux. Il ne diffuse jusqu'ici qu'une chaleur silencieuse. Il indique le jour et les étoiles indiquent la nuit. La poussière d'étoile est chimère. Mystification... Le sont aussi les cascades surgissant des nuages, les dahus, les branches agissantes. Nature... La nature jamais ne se fige ! Ta nature non plus ! Changements... Quatre saisons se suivent et non trois qui s'accompagnent. A l'heure où la lune remplace le soleil, il rougit et le ciel noircit. Il est alors temps pour les étoiles de se montrer, mais seulement alors. Les nuages sont indescriptibles de liberté en formes et en couleurs. Eléments... La pierre se touche dure, l'herbe fragile et avide de pluie. Et il y a la neige, et la glace, et la grêle. Il y a le vent, et les feuilles peuvent tomber. Harmonie... Tous se côtoient, s'aiment, se fâchent, s'allient, se combattent au gré du chaos naturel. Tous s'harmonisent et libèrent mille parfums, mille sons, mille goûts, mille couleurs, mille textures, tous communiquent leurs raisons d'être. Apprendre... Tout a un sens, Sitron ! Tout s'enchaîne, se mélange, s'accumule, se complète. Chaque élément de la Nature existe pour lui avant d'exister pour toi et ton appréciation de la beauté. Ils t'enseignent ainsi leçons d'humilité et d'amour propre à la fois. Moi... Je vis à l'extérieur, le vrai extérieur, un extérieur réel et libre. C'est pourquoi j'ai appris ceci. Etre, avoir... La liberté enseigne à être ! Les éléments emprisonnés apprennent à avoir ! Illusion... Ton amour est aussi faux que ce monde dans cette salle, aussi vain, aussi vanité. Il n'est pas, il veut juste avoir, posséder. Aimer... Je sais vivre en amour, un amour vrai, un amour libre. C'est pourquoi je peux t'aider si tu le désires.

Il s'approcha et lui prit les deux mains.

– Toucher... Enfin, il n'y a pas quatre sens mais cinq ! Les êtres humains sont en se touchant, la peau, comme les émotions. Posséder... En possédant, les êtres humains meurent, meurent et tuent. En se possédant, ils se meurent, se meurent et se tuent. Au lieu d'être, tu es possédé et tu veux posséder.

Pech sourit doucement, le regard appuyé sur des expériences solides. Sitron sourit bêtement, le regard en chute libre, ses convictions écroulées. Fidèle à ses permanents et extrêmes changements d'humeurs, il avait brutalement arrêté de danser. Son orteil dans son oreille lui faisait un peu mal...

IV

– Le vrai... extérieur ? Le ciel... bleu ? Mon amour... faux ? Liberté ? Vanité ? Quatre saisons ? Cinq sens ? Etre ? Avoir ? Je ne comprends rien, sais-tu. Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ?

C'est ainsi que, à l'âge de vingt-trois ans, Sitron passa, pour la première fois (ce qui excuse sa clarté approximative), de la réaction défensive à la recherche de compréhension. L'univers que lui renvoyait Pech était la représentation de l'inconnu le plus méconnu. L'événement n'était absolument pas prévu, ni par les codes du Livre Omniscient et Sain des Travailleurs Humains, ni par les normes relationnelles qui l'encadraient habituellement. Il lui fallait improviser. Il n'avait d'autres choix que se référer à lui-même...

Tous deux s'assirent à même le pré synthétique, à côté du feu qui s'embrasa à l'instant précis où le doigt majeur de Pech fit pression sur le gros bouton rouge de l'arbre d'été.

– Libre... Je vis dans une société de femmes et d'hommes libres. Extérieur... Ce qui vous est inculqué est mensonge, l'extérieur n'est pas anéanti. Nous y vivons ! Il existe des sociétés hors de l'entreprise que tu connais, hors de ses salles, de ses murs. Détruire... Vos codes détruisent les individualités, les emprisonnent dans un moule unique afin d'éviter de se poser la question des libertés concurrentes. Ainsi les sociétés humaines ont toujours procédé, depuis la nuit des temps. Elles l'ont fait de pire en pire, donc de plus en plus efficacement, jusqu'à l'invention du lobotomissement. Construire... Nos lois ne font que définir les limites des libertés individuelles. Ouvertes, basées sur l'équité plutôt que sur l'égalité, elles respectent les multiples individualités et les croyances de chacun. Les normes n'ont donc plus eu besoin d'exister. Chacune, chacun peut ainsi s'épanouir et construire notre monde, librement, humainement. La solidarité n'est pas morale et égocentrique, elle se pratique tout simplement parce qu'indispensable, essentielle. La fraternité n'est pas un code de pratiques sans vie, elle se vit librement, humainement. Alternative... Bien sûr, les femmes et hommes de notre société ne sont pas lobotomisés. Nous avons créé une autre branche, d'autres

solutions, d'autres modes de vie, un autre monde. Sans soumission, sans rébellion. Nous-mêmes !

Pech délivrait son message avec grande précaution, très lentement. Son pauvre interlocuteur était outré, à chaque phrase pratiquement. Mais son écoute s'anima d'une irrésistible envie de savoir. Il lui semblait poursuivre sa course précédente dans les corridors, vers son étoile dissidente. Il ressentait la même passion, bousculée de la même terreur.

– Couple... Ma vie a déjà partagé celle de deux compagnes : Hopaline et aujourd'hui Irizhée. Enfant... J'ai une fille, Meauve, que Violassée me rappelle par sa beauté resplendissante et légère. Aimer... Nous aimons, en pureté. Indépendamment de ce qui n'est plus amour, mais pensées. Bonheur... Notre société libère le bonheur de ses membres, leur permet d'« être », en toute réalité de leur humanité. Profit... L'entreprise où tu travailles vise à la productivité et, pour ce faire, ne peut que pousser à « avoir ». Alternative... Ma famille et moi sommes heureux, comme la plupart de ceux qui nous entourent. Notre bonheur n'est pas conséquence de nos actes, il en est cause. Aussi, nous apprenons à distinguer les comportements et les êtres. Etre responsable nous importe davantage qu'avoir un coupable à blâmer et critiquer. Ouverture... Ce monde et ses repères doivent te sembler bien étranges, j'imagine. Tu m'as posé des questions, j'y réponds de mon mieux. Moi... Je viens de ce monde, je suis un être humain, Pech.

– Comment est-il possible que nous ignorions l'existence de tout ceci ?

– Conditionnement... C'est la volonté de votre autorité. Nous défendons des valeurs opposées, et le monde où tu travailles impose des valeurs qui éliminent toute valeur opposée. Tout le monde ne l'ignore pas. Ceux qui savent le cachent aux autres !

Sitron faisait tourner ses yeux, la bouche pincée. Il avait besoin d'une grimace exprimant dignement l'état virulent de son incrédule scepticisme. Pech le décevait assez. Non seulement il semblait finalement ne pas le comprendre si bien que ça, mais en plus, il fallait bien le reconnaître, il disait beaucoup de conneries. Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier certaines de ses théories pour le moins incompréhensibles, impensables, irrévérencieuses, anormales, inacceptables, irrégulières, utopiques, irréalistes, honteuses et ineptes. Non, il n'y avait pas d'autres mots !

V

Sitron se sentait mûr. Il tomba vers le haut ce qui, sous l'effet inverse de l'attraction terrestre, le plaça debout. Avec une précision experte, il posa son pouce droit en support de son menton et laissa libre son index, le droit aussi, sur ses lèvres. Un très sérieux, cyclique et progressif mouvement fléchisseur-extenseur des deux dernières phalanges sembla démarrer Sitron puis le faire avancer, tel un train tournant autour de Pech. Ce dernier était décidément très centré.

– Qu'est-ce qui te prend, misérable taré raté ? Le voilà qui déraile complètement, à présent...

– Respecter... Sitron, saurais-tu déjà qui je suis ? Communiquer... De moi, tu es libre de penser ce que tu veux. Tu peux aussi m'écouter et m'apprendre pour me connaître.

– Ah, certes non ! s'énerma subitement Sitron. Je t'ai déjà écouté ! D'abord tu me soutiens, donc je deviens ton ami, et toi, c'est ainsi que tu me remercies ? Avec tes divagations puériles ? Qui m'empêchent de vivre et d'aimer ? C'est ça ?!? C'est ça ?!?

– Aimer... Tu ne l'aimes pas, nia Pech calmement. Violassée... Tu ne connais rien d'elle ! Te serait-il possible de me dire ce que tu aimes en elle ? Qui elle est vraiment ? Avoir... Tu la veux comme on veut un magnifique objet. Tu n'as de son être qu'une image pensée, inventée selon tes désirs. Est-ce là sentiment ?

– Mais tu es ingrat, mon pauvre Pech ! Et c'est grave, d'être ingrat ! C'est mal, d'être ingrat ! C'est ingrat d'être... Heu... Tu... Je... Je t'ai raconté mes désirs les plus intimes et tu t'en sers contre moi. Tu ne respectes rien du code de l'amitié ! Tu es ingrat !

– Sincérité... Je te dis simplement et très franchement ce que je pense. Respecter... C'est ce code qui ne me respecte pas, Sitron, répéta-t-il de son ton le plus apaisant. Tu n'es pas de mon avis, soit. Rien ne t'oblige à considérer que je veux t'imposer quoi que ce soit. Je t'ai dit que, dans notre société, nous nous respectons avant tout. Mes propos n'ont pas d'autre valeur que celle que tu leur donneras. Je suis libre et tu es libre. Pourquoi prends-tu si mal mes paroles puisqu'elles sont absurdes ? Comment raisonnent-elles en toi ?

– Hein ?

– Communiquer... Nous pouvons parler sans chercher à avoir raison, juste échanger nos expériences, nos opinions, nos émotions. Opinion... Ce que tu appelles « aimer », je pense que ça n'est qu'une imitation de comportements communs, normaux.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Illusion... Tu crois ton attitude marginale, unique. Si tu savais combien de fois pourtant je l'ai rencontrée. Etre... Si tu aimais vraiment, tu aimerais d'une façon très personnelle et vraiment unique. Surtout, c'est un être que tu aimerais, non une image. Normes... Tu singes un comportement qui fut montré comme un modèle idéal, transformé en besoin vital, et raconté et remontré aux êtres humains pendant des milliers d'années. Il devint une norme sociale de comportement affectif, conditionné, hérité, et finalement prenant le dessus sur la nature aimante de chacun. Une nature réelle se découvre personnellement, elle ne saurait s'emprunter chez d'autres. Cet amour est une illusion, Sitron.

– Oui, je sais, tu l'as déjà dit. Mais qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

– Lobototonnement... Il semble que la deuxième phase de ton lobototonnement n'ait pas fonctionné. Tu es soumis à des certitudes extérieures à toi, comme les autres, mais elles ne sont pas les mêmes. Histoire... Tes certitudes sont les anciennes normes, celles qui permirent de dominer la nature

humaine avant le Livre Omniscient et Sain des Travailleurs Humains et le lobototonnement. Ils sont parvenus à rompre l'influence de ta personnalité mais pas à t'inculquer les normes du monde technorégulé, anciennement appelé « co-régulé ». Ainsi, tu fonctionnes avec les influences du passé. A force de croire en un amour mirage, partout exposé, les individus se sont perdus, se sont désespérés, se sont soumis. Espoir... Il est possible d'y remédier. Tu peux commencer par accepter l'idée que tu n'es pas maître de tes sentiments actuels. Ils ne viennent pas de toi, pas du fond de toi, pas de ton cœur. Cherche et trouve tes sentiments propres, ceux qui prennent source en ta personnalité.

– Je suis malheureux. Définitivement malheureux.

– Changer... N'est constant que le changement ! Accepte la réalité ! Intègre la réalité ! Libère-toi ! Tu peux découvrir un amour réel, le tien. Pour toi d'abord, puis pour les autres.

– Tu as tort. Vous avez tous tort. La vie ne vaut d'être vécue sans amour.

– Entêtement... Mais regarde où te mènent ces clichés archaïques...

– Vos vies à vous sont fades.

– Projection... Seule ta vision est fade, Sitron. Nous sommes heureux. Toi... L'es-tu ?

– J'aime, moi !

– Mal-être... Surtout Sitron, Tu t'englues dans un effroyable malheur..

– Si tout le monde savait aimer comme moi, je serais heureux. Elle m'aimerait.

– Bonheur... S'il ne vient de toi, quel bonheur est-ce ? Liberté... Si elle dépend de l'extérieur, en quoi est-ce une liberté ? Etre... Sois, avant d'aimer, sinon ça n'est pas toi qui aime ! Sois, Sitron...

Ce dernier se tut et lui tourna le dos.

VI

Il se sentait envahi de sensations encore nouvelles, encore pires, toujours pires. Ses tripes et son cœur se vidaient de sens. Sa peau n'était que douleur et l'orgueil la transformait en carapace. Il vivait comme une trahison ce quelque chose, au fond de lui, qui buvait les paroles de Pech.

– Cet homme est diabolique ! rumina-t-il

Parvenir aussi facilement à semer dans le cœur des gens des sentiments qui allaient contre l'amour, contre tous les principes bâtisseurs de l'entreprise, c'était effrayant.

– Oui ça doit être ça qui me fait peur, ça doit être lui qui me fait si peur ! se déterminait-il

C'était vrai qu'il avait peur. Une trouille gigantesque. L'idée que sa vie puisse se rapprocher même un peu de celle de Pech lui était insoutenable. Et puis, qui pourrait aimer un spécimen pareil, habillé ainsi ? Que pouvait-il savoir du bonheur et de l'amour ?

La rage remplit soudainement la gorge de Sitron, il la racla, se retourna et cracha :

– Tu es ridicule mon pauvre Pech !

Pech avait disparu...

La colère donna à l'amoureux haineux l'énergie de quitter les lieux. Les poings fermés, le regard fixé sur son pas sûr et exagérément grand, il venait de prendre le couloir à revers. Il s'éloignait de la lumière. Tout et tout le monde était contre lui. Kramoizy, Violassée, Pech, perturbaient sadiquement son esprit. Personne ne comprenait rien à rien ! C'était pourtant simple, il voulait épouser Violassée ! Il ne demandait quand même pas grand-chose !

Sa chambre lui parut être le seul refuge approprié, le seul tout court en fait. Conformément à la loi, ses parents avaient été déplacés dans un endroit inconnu. C'était le moyen le plus efficace pour pallier les tentations post-lobotomiques. Il fut d'ailleurs soulagé que la situation l'empêche de satisfaire ce besoin d'aller se réfugier dans le cocon familial. D'abord, ça n'aurait pas été bien, mais surtout, ni sa mère ni son père n'auraient compris ce qu'il aurait fallu comprendre.

– Ha non ! se reprit-il, furieux d'avoir eu quelques pensées non négatives.

Ces lois ne pouvaient pas être bonnes ! Elles le rendaient malheureux et empêchaient son amour. Il se fâcha donc avec beaucoup de soin contre ce système qui ne le comprenait pas.

Durant son trajet, quelques autres pensées positives vinrent calmer la hargne de Sitron, tour à tour concernant Kramoizy, son amour, le curieux intrus, les codes de la société, sa famille. A chaque fois, il réussit, avec de plus en plus de maîtrise, à rétablir méthodiquement un niveau de haine tout à fait acceptable. Il apprit rapidement qu'il lui suffisait, pour ce faire, de se remémorer les affronts qu'il avait subis.

Il arriva non loin de son bureau et donc de sa chambre située, avec un pragmatisme très pratique, précisément à l'étage du dessous. Il tapa fort sur l'élément déclencheur habituellement réservé à un appel poli de la cabine d'ascenseur. Il entra. Il descendit. Le compartiment verticalement mouvant fit de même. Il sortit. La cabine resta, elle, à sa place, dans un grand soupir.

Son adresse était facile à retenir : 713705 NŊ5. C'était son numéro d'immatriculation personnelle.

Sitron prit son courage à deux mains et se posa au sol, devant sa porte, le contrôle total sur sa colère en pleine puissance rebelle, sagement assis en attendant 21h30, heure à laquelle il était autorisé de gagner sa chambre.

Il savait que son écart de conduite ne serait pas sans conséquence. Il avait la ferme intention d'assumer.

CŒURS BRISÉS

I

L'électro-assistant de Violassée s'anima subitement : il se mit à clignoter avec application, alternant les lumières violettes, mauves, prune. C'était un électro-assistant personnalisé, aussi Violassée était-elle seule à connaître la signification précise de chacun des trois signaux lumineux.

Le petit stagiaire de l'entreprise, un jeune garçon très prometteur qui se trouvait justement là parce qu'on lui avait dit de s'y trouver, n'eut cependant aucune difficulté à imaginer que les trois alertes simultanées ne présageaient rien de bon. A cette idée, il prit peur et se téléporta dans la salle voisine, où il n'aurait pas dû être car personne ne lui avait dit de s'y trouver. Un directeur des ressources humaines, le plus sadique de tous, l'intercepta à ce moment précis et le força à venir prendre un café avec lui. Le règlement intérieur était très strict à ce sujet, et le petit stagiaire, épouvanté, ne trouva rien à y redire. C'est pourquoi il se mit à pleurer.

Cependant, avec indifférence, la vie continuait car elle ne pouvait s'en empêcher. Violassée était assise non loin de là, à son bureau. Elle avait en face d'elle un écran noir et vide, qui ne respirait plus. C'était une situation tout à fait inhabituelle, car il n'était, approximativement, que 21h27. La jeune femme avait les yeux tournés vers cet écran, mais son regard ne s'y arrêtait pas. Il le traversait et allait s'avachir derrière, plus loin. Plus loin encore, tellement loin que même les murs de la pièce semblaient incapables de l'arrêter. Violassée regardait devant elle, très loin dans le vide, là où les regards ne savent plus se fixer sur rien. Une situation tout à fait inhabituelle, vraiment. Violassée rêvassait.

L'électro-assistant insista, mais Violassée ne semblait décidément pas disposée à réagir. Elle souriait dans le vague, apparemment inconsciente de l'état critique dans lequel elle se trouvait, et le petit appareil commençait à désespérer de parvenir à attirer l'attention de sa propriétaire. Il clignotait, clignotait sans arrêt, et l'exercice le fatiguait, et il clignotait, et il s'essouffait déjà, et il clignotait encore. Dans un avant-dernier effort, il accéléra la cadence, faisant alterner les signaux violets, mauves et prune de plus en plus vite, convulsivement.

Violassée tourna mollement la tête dans la direction de l'appareil et sourit, mais sans grande conviction. Elle avait dans les yeux comme une lueur floue, qui suffisait à anéantir toute expression réaliste et professionnelle dans son regard.

– Que ces petites lumières sont jolies ! se dit-elle, toute attendrie.

L'électro-assistant intercepta cette pensée, l'analysa mécaniquement, soupira et rassembla le peu de forces qui lui restaient pour pousser une sorte de hurlement strident et continu, tout à fait insupportable. Violassée sursauta très légèrement, et se détourna. Désespérément consciencieux, l'appareil fit monter son cri jusque dans les aigus les plus invraisemblables. Et s'y étrangla. Et implosa. Sans demander son reste.

Violassée regarda un instant, sans comprendre, l'ex-emplacement de la machine, dorénavant inoccupé. Puis son cerveau parvint à assimiler le son qu'elle venait d'entendre, et elle sursauta à nouveau, un peu moins légèrement cette fois. Le choc de son crâne contre le plafond eut pour effet de la sortir définitivement de ses rêvasseries.

– Saleté de machine ! hurla Violassée. Oser me trahir ainsi ! Alors que je lui faisais confiance, moi ! Saleté de...

Elle s'énerma, s'époumona, explosa presque et finalement s'effondra, littéralement anéantie.

– Qu'est-ce qui m'arrive ? Mais qu'est-ce qui m'arrive....

Elle se reprit. Elle ne voulait pas céder. Elle ne céderait pas. Elle avait déjà vu des gens céder, autour d'elle. Elle ne voulait pas vivre ça. Sa motivation était toujours venue de là. C'était cette idée qui lui avait permis de s'élever, petit à petit, dans la hiérarchie de l'entreprise : ne pas vivre ça, jamais. Les valeurs de l'entreprise étaient ancrées si fort en elle qu'elle avait l'impression de ne jamais rien avoir connu d'autre. Et c'était l'exacte vérité : elle n'avait jamais rien connu d'autre. Ou alors elle avait oublié.

– Saleté de machine !

Sur le bureau, un autre appareil, similaire, l'avait déjà remplacée. Il émettait sans discontinuer, avec application, des signaux de couleur violette, mauve ou prune. C'était un appareil personnalisé ; Violassée était la seule à pouvoir comprendre la signification de chacune de ces trois alertes lumineuses. Elle sursauta une troisième fois, puisque jamais deux sans trois, c'est la règle.

– Saleté d'employé de niveau 1 ! Il ne me laissera donc jamais en paix !

II

Peu après, Sitron rentra dans l'ordre et dans sa chambre, où il s'endormit rapidement. 21h30 : c'était l'heure. Il y avait une heure pour travailler et une autre pour dormir. Entre les deux, il arrivait encore à certains humains de naître et de mourir, mais c'était de plus en plus rare car tout cela était

soigneusement calculé dans le but d'éviter toute perte de temps inutile.

Sitron semblait calme, car endormi. En réalité, son esprit n'avait jamais été bouleversé à ce point. Il était rempli à ras-bord d'un rêve étrange, trop irréaliste pour paraître anodin, trop dense surtout, presque insupportable, mais tout son inconscient s'y accrochait ; il voulait le voir défiler en lui le plus longtemps possible.

Un petit trou noir se creusa dans la matière grise de Sitron, juste le temps d'un raccord imprécis entre deux pellicules de rêve qui, en temps normal, ne contenaient rien d'autre que quelques extraits de publicités ou de vieilles séries américaines mal doublées, qui repassaient en boucle dans le sommeil frisé des dormeurs.

Quelques précieuses images furent ainsi occultées ; Sitron grogna d'impatience, somnambula même un instant en dépit des convenances, puis se replongea dans la suite de son rêve.

L'herbe était verte et le ciel bleu-ciel, les cerises rouges, le soleil jaune et son rêve était en couleurs. Les cheveux de Sitron, en revanche, n'étaient plus jaunes, mais sombres, très sombres, ou bien, comme par caprice, parfaitement blancs par endroits. De plus, Sitron était vêtu d'un assemblage de tissus du plus mauvais effet. Sitron était Pech ; du moins le croyait-il.

Sitron surgit d'un trou, sous une pierre, et découvrit un autre monde. Là, les cascades naissaient des nuages, et devenaient mathématiquement des rivières sans défaut. La nature était figée et trompeuse, comme le reste. Sitron fut horrifié en découvrant ce monde, mais il voulait comprendre, et surtout faire comprendre. Il croyait en beaucoup de choses, mais pas en l'entreprise. Il savait que le changement était possible ; il y croyait. C'était ce qu'on appelle un idéaliste.

Il est souvent dangereux d'être idéaliste, surtout à partir du moment où on se met à agir. Mais Sitron, celui qui rêvait, se sentait bien dans ce personnage. Il s'y sentait à sa place ; il n'avait pas peur, il savait enfin ce qu'il voulait... Hopaline et Irizhée lui manquaient un peu, et Meauve aussi, mais il savait où il allait, et rien ne pouvait estomper cette sensation de puissance équilibrée.

Puis Sitron rencontra Sitron et lui parla longuement, mais en vain. Sitron, l'autre, ignore le premier, par peur de devoir admettre son ignorance, et par fierté. Sitron disparut et Sitron se retrouva seul avec ses pensées entêtées qu'il ne savait pas chasser... Il ne se sentait plus aussi à l'aise, il ne savait plus grand-chose, ni où il allait, ni ce qu'il voulait. Il aimait Violassée qui ne le lui rendait pas si bien que ça, et puis il y avait ces doutes, ces questionnements interminables, cette peur, presque, qui faisaient que Sitron se sentait comme emprisonné dans ses propres incertitudes...

Le seul résultat de la conversation fut un rêve en couleurs dans lequel Sitron se plongea un peu plus tard, au risque de s'y noyer. Car Sitron était bien loin d'être Pech. Il but la tasse en croisant une cascade

moins prévisible que ce à quoi il était habitué, et qui l'aspergea sans le prévenir. Il s'étrangla et se réveilla en sursaut, complètement trempé.

Un petit nuage orange vif, qui avait dû s'échapper de la salle de simulation naturelle, virevoltait légèrement au-dessus de Sitron. La cascade qui s'en échappait écrasait son humidité froide sur la figure du rêveur qui, en conséquence, ne rêvait plus de grand-chose.

Le jeune homme, d'un geste adroit bien qu'endormi, captura le nuage fugueur. Ca tombait bien ; il avait justement besoin d'un prétexte pour retourner dehors. Il entreprit d'y rapporter le nuage, bien que l'heure tardive ne soit pas tout à fait propice à ce genre d'enfantillages.

Les couloirs de l'entreprise, de nuit, avaient une toute autre allure. On n'y voyait rien car le couvre-feu était appliqué à la lettre ; on ne pouvait donc pas se rendre compte à quel point ils étaient longs et tortueux et sombres et étroits. Sitron en profita pour les imaginer larges et clairs, agréables. Il avait beaucoup d'imagination, et c'est donc en imaginant tout cela avec talent et en se cognant systématiquement dans chaque recoin qu'il parvint un beau jour sous une arche majestueuse, au bout d'un couloir.

Sans se poser de question, sans se rendre compte de la difficulté d'une telle manœuvre, il entra dehors, le nuage dans les bras, pour la deuxième fois de la journée.

III

– Un assassin revient toujours sur les lieux de son crime...

La voix sortait de nulle part, et y retournait après un bref passage à la portée des oreilles de Sitron, qui s'arrêta net. Le nuage lui échappa, et il se passa à ce moment-là un événement tout à fait déterminant puisque, au lieu d'aller créer des cascades avec ses semblables, il entreprit d'étaler sa masse cotonneuse en travers du soleil. Vexé, celui-ci cessa de ronronner, ce qui eut pour effet de le ternir, de l'assombrir, de l'obscurcir, avant de le mourir. Définitivement. Un soleil ne pouvait se vexer qu'une seule fois ; c'est ce que Sitron découvrit ce soir-là, en plus de découvrir qu'on ne rentre pas en salle de simulation naturelle sans dommage, deux fois de suite dans la même journée, et que les nuages sont des masses de vapeur d'eau suspendues dans l'air, dangereuses et fourbes, dont il faut se méfier.

En un instant, l'obscurité remplaça la lumière, la nuit étala son voile sombre sur le paysage de la salle de simulation naturelle. Le soleil était déjà mort et enterré derrière l'horizon oriental lorsque Sitron prit enfin conscience de l'existence évidente du jour et de la nuit. Il comprit que le jour n'était plus rien, à présent, rien d'autre que le contraire exact de la nuit. La nuit, c'était là, maintenant, et pour toujours, son univers de vie, immuable.

Quelque chose en lui avait changé. Il avait l'étrange impression de toucher peut-être une vérité

absolue, une vérité très éloignée, très profonde. Jamais il ne s'était senti aussi immergé, loin de la surface, de son petit monde insupportable de fausseté, mais tellement rassurant... Il suffoquait, il voulait oublier, il voulait de l'oxygène, de la lumière... Le soleil. Il constata, dans un murmure :

– Le soleil ne reviendra plus...

La vérité absolue. Il savait, maintenant. Il savait que Pech n'avait pas menti (ce qui ne l'excusait pas pour autant). Il savait que quelque chose avait changé en lui, mais pas seulement. Sa propre modification intérieure était à la base de changements considérables, qui auraient des retombées, probablement, sur l'ensemble de l'entreprise. Sitron voulut oublier, encore une fois, mais il était trop tard. Il le savait, pourtant ; la moindre modification intérieure est strictement interdite chez tout être vivant dans l'entreprise.

– Un assassin revient toujours sur les lieux de son crime...

Sitron frissonna en entendant ces mots une seconde fois.

– Je n'ai tué personne, protesta-t-il d'une voix peu assurée.

Il chercha Pech du regard. Lui seul pouvait être ici à cet instant ; lui seul pouvait oser lui parler ainsi sans s'être présenté auparavant. Sitron n'avait pas du tout envie d'avoir à nouveau affaire à lui mais, de toute façon, au point où il en était... Tout ce qu'il voulait, c'était voir celui qui lui parlait, et savoir pourquoi il y avait dans cette voix comme une sorte de douleur triomphante.

– Tu n'avais encore rien tué, c'est vrai. Maintenant, il n'y a plus ni soleil, ni jour, ni lumière...

– Pech ?

Kramoizy surgit d'un trou, sous une grosse pierre. Sitron reconnut le trou d'où était sorti Pech quelques heures plus tôt. Le jeune homme eut un moment d'éblouissement flottant, en prenant conscience de tout ce qui avait changé dans sa vie depuis le matin, depuis Violassée, depuis ce tournant dans sa vie si tranquille, si ordonnée. D'où avait bien pu lui venir cette idée saugrenue de se mettre à la recherche d'autre chose ? Il faillit regretter, mais se reprit juste à temps, préférant se prêter à une petite analyse de la situation. Après tout, c'est bien connu, il n'y a rien de mieux pour se retrouver quand on se sent un peu perdu.

Kramoizy se tenait en face de lui ; Kramoizy avait pour la première fois de sa vie parlé sans se présenter ; Kramoizy était, pour la première fois de sa vie sans doute, à l'extérieur de l'entreprise, et Kramoizy l'accusait de crime en le fusillant du regard. Mais surtout, il faisait nuit, tellement nuit qu'on aurait pu se croire dans cet autre monde, celui dont avait parlé Pech, celui où les jours, les nuits, les saisons se suivent et se complètent étrangement.

Quelque chose avait définitivement changé et Kramoizy, même lui, pouvait le sentir. En effet, il reprit :

– Tu as tué mon amitié, aussi. Tu as trahi le code. Notre amitié se devait d'être exclusive ; c'était écrit.

Il avait l'air étonnamment triste, ce qui ne lui allait pas du tout. Cette fois-ci, Sitron regretta sans hésiter. Il avait en effet oublié de prendre en compte ce genre de dégât collatéral. Il dut même s'avouer qu'il n'y avait pas pensé une seconde, en réalité. Pas eu le temps. Mais c'était une très mauvaise excuse, qu'il préféra garder pour lui. Car ce que disait Kramoizy était vrai, incontestablement.

– Tout est si lié, et tout est si fragile, pensa Sitron sans dire un mot.

En face de lui et dans une indécence pitoyable, son ancien ami écrasait une à une, sur le sol, les quelques larmes de son corps. En tombant, elles faisaient un petit « splutch » insupportable et liquide. Elles n'avaient encore jamais servi, et Kramoizy se desséchait à vue d'œil : le premier chagrin larmoyant est toujours une expérience très aride pour ceux qui ne savent pas pleurer.

Distrait un instant par l'événement, Sitron observa son collègue avec intérêt. Lui ne connaissait pas ce problème ; il savait pleurer. Un peu trop, même, se dit-il dans un léger sourire d'autodérision. Forcément, il n'était qu'employé de niveau 1, lui.

– Quelque chose a changé ici, Sitron, et c'est toi qui en est le responsable.

– Ah ben non, pas du tout, répliqua l'autre sur un ton mécanique et enfantin. C'est pas moi c'est pas ma faute c'est le petit nuage orange vif qui...

Mais il se rendit compte de la puérité de sa stratégie de défense, et préféra opter pour un silence inaudible accompagné d'un air volontairement niais et culpabilisé. Kramoizy avait été un jour son ami exclusif, autrefois, il y a bien longtemps. Ce matin. Aussi Sitron lui devait-il un minimum de respect. Il ne serait pas dit qu'il aurait trahi deux fois le code de l'amitié.

La suite de la scène eut donc lieu exactement comme prévu. Kramoizy lança à Sitron son dernier regard amical, presque fraternel, que l'autre attrapa au vol, dans un geste parfait. Et puis il y eut ce déchirement caractéristique, cette fracture dans l'amitié, cette incompréhension qui s'installe définitivement et subitement entre deux individus.

Contre cela, même les codes les plus législatifs ne peuvent rien faire de plus sinon avouer leur impuissance. C'était évident, ce genre de situations n'était pas du tout adapté aux lois de l'entreprise. A moins que ce ne soit l'inverse.

Kramoizy regarda donc Sitron, pour la première et dernière fois, exactement comme un être humain libre aurait regardé son frère. Puis, dans une dernière larme, son regard acheva de se dessécher et, déjà, Sitron n'eut plus en face de lui qu'un regard froid et accusateur, le regard d'un ennemi.

Sitron se sentit vide. Seul. Plus seul que jamais. La solitude n'existe pas tant que votre ami exclusif ne s'est pas transformé en ennemi hostile sans que vous ne compreniez comment une telle métamorphose est possible et acceptée dans un monde civilisé. Sitron se sentit incompris comme jamais. En effet, il avait vécu jusque-là dans un monde qu'il croyait juste et équilibré, bien que vain et incompréhensible.

Mais le soleil était mort, Kramoizy avait pleuré toutes ses larmes, et c'était de la faute de Sitron. L'amour n'existait pas et Violassée le savait, Pech était un individu dangereux et fourbe, et Sitron, du haut de sa jeunesse pleine d'espoirs et de promesses professionnelles, venait de découvrir que le monde était injuste jusque dans ses bases les plus fondamentales, puisque l'amitié pouvait, avec une facilité déconcertante, laisser place à la solitude.

– Je ne t'expliquerai plus la vie, pauvre imbécile, l'informa Kramoizy. Je n'ai plus à le faire car tu n'as pas respecté la quantité d'amitié horaire et exclusive que tu me devais.

– Je sais... soupira Sitron. Je pourrais t'expliquer, je...

– Je ne veux rien savoir. Tu as écouté et cru, ne serait-ce qu'un instant, les paroles de cet individu répugnant...

– Identité... Il s'appelle Pech, précisa l'autre sans réfléchir.

En entendant Sitron parler d'une manière aussi incorrecte, Kramoizy eut un instant d'hésitation dans son discours, pourtant soigneusement préparé à l'avance et dans ses moindres détails. Mais il reprit, avec une grimace de dégoût :

– Oui, Pech. Tu l'as cru, alors que tu ne me croyais pas, moi. Ce manque de confiance en moi constitue une grave trahison. Ton amitié était à moi, uniquement à moi, et il est intolérable que...

Il soupira. Il souffrait, c'était évident. Après tout, Sitron n'était pas le seul à se retrouver seul. Mais tout de même, Kramoizy n'aurait pas dû se permettre de souffrir dans cette situation. Car lui était employé de niveau 2, ce qui exige une certaine tenue, même dans les moments difficiles.

IV

Sur le bureau de Violassée, l'électro-assistant s'anima un instant, faisant alterner deux signaux lumineux, le mauve et le prune. Violassée jeta à l'appareil un petit regard vif et sévère, puis l'écrabouilla d'un coup de poing bien ajusté, pour lui faire comprendre que l'alerte l'avait bien alertée, comme prévu. L'électro-assistant fut immédiatement remplacé. Violassée esquissa une grimace de satisfaction : elle aimait voir que, malgré tout, certaines choses fonctionnaient encore correctement dans l'entreprise.

Elle se leva. Son devoir l'attendait, mais mieux valait éviter de lui faire perdre patience. Elle sortit du bureau, en claqua la porte, et s'engouffra dans les couloirs sombres de l'entreprise. La jeune femme se sentait en forme et particulièrement déterminée. La leçon de la journée lui avait suffi ; elle ne se laisserait plus déborder par des émotions navrantes de futilité. Tout rentrerait dans l'ordre ; Sitron n'était après tout qu'un vulgaire employé de niveau 1. Qu'on se le dise.

V

Dans la salle de simulation naturelle du monde pré-technorégulé, Kramoizy souffrait et Sitron souffrait et Sitron parlait et Kramoizy écoutait.

– Je t'ai fait mal... Mais mon amitié pour toi n'a rien à voir avec Pech et ma réaction à ses paroles – ridicules, d'ailleurs. Comment t'expliquer qu'en ce moment même je sais avec certitude que le code de l'amitié ne signifie absolument rien?... Cette déchirure, tu la sens, Kramoizy ? Elle n'est pas dans la loi, cette déchirure... Oui, quelque chose a changé. Maintenant, il n'y a plus seulement l'entreprise, il y a d'autres choses à prendre en compte. Et...

– Tais-toi ! rugit Kramoizy. Ne me parle pas comme ça, pas comme lui, pas comme ce Pech ; ne me parle plus de rien ! Je ne veux rien savoir, rien, rien de rien... Rien !

Sitron voulut parler, mais Kramoizy, d'un geste adroit, lui coupa la parole, et celle-ci s'étala sur le sol, décapitée.

– Les trois alertes, Sitron, les trois ! Violassée m'a réveillé en pleine nuit pour me mettre au courant : elle a décrété l'état d'urgence ! A cause de toi ; non mais est-ce que tu te rends au moins compte de ce que tu risques ? Mais surtout, est-ce que tu te rends compte que c'est à cause de toi, encore et toujours, que j'ai dû abandonner mon temps de repos sacro et saint ?!

Il marqua une pause ; il était essoufflé. C'est ce qui arrive parfois quand on n'a pas assez de souffle, paraît-il.

– J'étais en train de rêver que je passais au niveau 3... J'y tenais à ce rêve, tu le sais bien ! Tu es en train de détruire ma vie, celle de Violassée, la tienne aussi, nos carrières, nos rêves, et tu ne sais même pas pourquoi tu fais ça ; tu ne sais pas où tu vas ! Tu avais une vie toute tracée, une vie merveilleuse... Mais qu'est-ce que tu veux, Sitron, qu'est-ce que tu peux bien vouloir de plus ? Tu es d'un égoïsme ahurissant, tu ne respectes rien ! Comment veux-tu, après ça, que mon équilibre psychométaphilopsychique s'y retrouve, si tu te permets même d'interrompre mes rêves ? Regarde ! Non mais regarde-moi ; je suis tout déséquilibré !

Sitron observa son interlocuteur avec attention. Il était vrai qu'il ne semblait plus aussi stable qu'avant. Son état était même, on pouvait le dire, assez inquiétant.

– Tu penches légèrement vers la droite, c'est vrai, fut-il obligé d'admettre. Et puis tu es un peu trop surexcité, si tu veux mon avis.

– Je ne te le fais pas dire. C'est affligeant et de ta faute... Si Violassée voit ça, je suis perdu, mon avenir professionnel est perdu, ma vie est perdue, tu te rends compte ? J'ai déjà perdu mon calme légendaire et c'est mauvais signe, ça, très mauvais signe... Je ne veux pas, Sitron ! Je ne veux pas mais tout me dépasse et c'est ingérable et... J'ai peur, voilà, j'ai peur ! J'ai peur, j'ai peur j'ai peur j'ai peur...

Au bout de dix minutes, lassé, Sitron appuya sur la touche « suivant » et Kramoizy, un peu rayé, changea de disque.

– Tu sais ce que je risque, hein, tu sais ce que je risque je risque je risque je risque si je ne me calme pas tout de suite !? C'est horriiiiiiiiiible ! Je vais être déclaré inapte au travail et... Aaaaaaahhhhhh !!!

– Oui, oui, en effet tout à fait c'est exact, acquiesça Sitron d'une voix monocorde et peu convaincue.

Il se sentait relativement absent bien que, physiquement, il était indéniable qu'il se trouvait en face de Kramoizy, vu qu'il n'était nulle part ailleurs. Mais il ne se sentait pas du tout concerné par ce genre de hurlements sauvages et fatiguants. Il voulait du calme.

– Il a complètement perdu la tête...

Au cas où, il la chercha mollement du regard, mais elle avait effectivement disparue.

Sitron était fatigué. Il voulait bien se montrer aimable et compatissant, mais tout de même il y avait des limites. Il ne pouvait rien faire pour quelqu'un qui le fatiguait en criant dans tous les sens. De toute façon, Kramoizy n'était plus son ami, alors ils n'avaient plus aucune obligation l'un envers l'autre. Sitron décida qu'il en avait assez entendu et fit demi-tour, après avoir jeté un coup d'œil un peu triste en direction de la pleine lune.

Elle était jaune, mais elle n'éclairait quasiment rien et ne ronronnait même pas. Sitron regrettait le soleil. Il fit une prière pour que le jour revienne et pour que le ciel ne lui tombe pas sur la tête. Mais il ne savait pas prier, et ce fut donc d'une utilité assez réduite.

Il quitta la salle de simulation naturelle, laissa Kramoizy en plan, bloqué sur son « Aaaaaaahhhhhh !!! » terrifié.

Tout de même et malgré ses efforts, Sitron ne se sentait pas tout à fait normal. Quelques détails curieux semblaient lui indiquer qu'il n'était pas loin de suivre la même voie que Kramoizy. Pour parer à cette désagréable éventualité, il prit sa tête entre ses mains, bien décidé à la garder fixée sur le haut de son cou, quoiqu'il arrive.

– C'est que je n'aimerais pas être à la place de Kramoizy qui est, il faut le dire, plutôt mal barré, le pauvre...

Il pouffa de rire parce qu'il trouvait ça drôle et qu'il se sentait un peu sadique sur les bords. Le sadisme étant, comme chacun sait, l'un des symptômes les plus évidents d'un début de déséquilibre psychométamachintruc.

VI

Violassée surgit d'un trou, sous une grosse pierre. Il faisait nuit. Il faisait nuit partout maintenant, même à l'intérieur de l'entreprise ; il faisait nuit définitivement. Tous les employés de niveau 2, de niveau 3 ou de niveau 4,397, tous les directeurs des ressources humaines, animales, végétales ou matérielles, tous les chefs surgissaient tour à tour de trous, sous de grosses pierres.

Ils savaient. Tous savaient, ou presque. Tous connaissaient l'existence de l'autre monde, et tous avaient choisi de le renier, de l'oublier. Il ne restait que ces pierres, ces trous et ces débuts de tunnels qui ne menaient plus nulle part, sauf quelques-uns, peut-être...

Sitron avait découvert trop tôt ce qui n'aurait dû être qu'une nouvelle étape du lobotomisation. Et Sitron découvrit que tous savaient, dès le niveau 2. Il en riait presque de dégoût. L'entreprise était injuste ; les employés étaient trompés dès le début de leur carrière, dès le début de leur vie, et personne ne remettait jamais cela en question. Ils surgissaient tous de leurs trous, comme ça, et ils avaient l'air de trouver ça tout à fait normal et acceptable...

Sitron ricana amèrement en voyant le petit stagiaire de l'entreprise et deux autres employés de niveau 1 qui regardaient la scène, effarés, morts de peur. Personne ne leur avait jamais dit comment réagir face à des situations incompréhensibles. Logiquement, ils s'étaient donc mis à pleurer, en chœur, ce qui ne simplifiait pas les choses.

Sitron ricanait. Son rire sonnait creux, rien de joyeux, rien que la lassitude, l'écoeurement, presque la résignation. Il s'aperçut bientôt qu'il les méprisait, tous, tous ses collègues, tous les niveaux, les chefs, les directeurs, Kramoizy, Violassée, l'entreprise, sa vie ; tout cela lui inspirait le mépris le plus profond. Et lui, aussi, lui-même. C'était à peine s'il pouvait encore se supporter.

– C'est moi qui ai tout détruit. Toutes les habitudes, les certitudes... J'ai parlé à Pech et tout a dégénéré. Il ne reste que ma solitude. Ma solitude et leur folie, à tous.

Et puis surtout, il faisait nuit, et Sitron regrettait le soleil.

Kramoizy surgit d'un trou, sous une grosse pierre. Violassée surgit d'un trou, sous une grosse pierre. Sitron croyait devenir fou ; cette vision se répétait sans cesse et il n'osait même plus compter le nombre de fois qu'il avait vu telle ou telle personne surgir d'un trou, sous une grosse pierre.

Il y avait tellement de trous, tellement de grosses pierres, tellement de gens qui savaient... L'univers était fait, semblait-il, de pierres, de trous et d'humains qui en surgissaient ; c'était terrifiant. Sitron aurait voulu imposer pour ne plus avoir à assister à ces scènes. Il aurait voulu hurler pour se convaincre qu'il contrôlait encore au moins ça. Mais il ne hurlait pas. Il ne contrôlait plus rien. Il sombrait dans la folie, peut-être, ou dans n'importe quoi d'autre. La seule chose qu'il sentait, qu'il savait encore avec certitude, était qu'il sombrait, irrémédiablement.

Il ferma les yeux, désespéré, et tenta de fuir, au moins mentalement. Mais, juste devant lui, Violassée surgissait d'un trou, sous une grosse pierre.

Elle était belle et légère comme de la pierre de plume, mais Sitron ne le remarqua pas. Il n'y avait en elle qu'un regard, dont la densité suffisait à capter toute l'attention du jeune homme. Un regard indescriptible de dureté ; le contraire exact du bleu-

pomme doux et sucré que ses yeux affichaient quelques heures auparavant.

Sitron ne le savait pas, mais ce regard n'avait rien de naturel ; il avait été longtemps travaillé et Violassée faisait un réel effort pour qu'il garde la même intensité froide. Au fond d'elle, traînait encore ce petit quelque chose de douloureusement brûlant, mais elle savait qu'elle en viendrait à bout. Puisqu'il le fallait.

Elle avait longuement réfléchi, avait étudié chaque possibilité et décidé de ce qu'il fallait faire pour que tout rentre dans l'ordre originellement établi – le bon. A ce sujet également, elle n'avait aucune inquiétude. L'assurance était une des caractéristiques techniques de sa personne qui lui avaient permis de réussir dans la vie. Elle n'avait de toute façon aucune raison de douter : elle croyait en ses valeurs, elle croyait en son rôle au sein de l'entreprise, elle croyait en elle, aussi, et puis surtout elle avait toujours réussi tout ce qu'elle avait entrepris. Il n'y avait aucune raison que cela change.

Violassée avait donc décidé de placer son action perpendiculairement à celle de Sitron. Elle lui couperait la route et le remettrait sur le droit chemin. C'était très simple. Après tout, pour Sitron, tout n'était pas encore perdu ; ce n'était qu'un petit dérapage de début de carrière, rien de grave finalement. Et puis elle ne pouvait se résoudre à le déclarer inapte au travail, pas lui. Il avait de si beaux cheveux jaunes et acides... Mieux valait faire front dès le départ, et tout rentrerait dans l'ordre habituel, immuable, définitif et parfait.

Et puis, de toute façon, Kramoizy, lui, était perdu. Sa réaction face aux événements, ce pathétique effondrement, avait montré qu'il n'était pas si solide qu'il en avait l'air. Il faudrait l'éliminer. Il faudrait le remplacer. C'était très simple, aussi.

– Tout se passera pour le mieux, tout simplement parce qu'il ne peut en être autrement, décida Violassée.

Et elle lança à Sitron un regard glacial, dont le but évident était la réfrigération immédiate du jeune homme. C'était scientifique et calculé : un humain réfrigéré voyait en effet son sens de la répartition considérablement diminué, puisqu'il perdait l'usage de la parole et, accessoirement, du geste.

Violassée était une femme intelligente et cruelle ; c'est pourquoi elle était chef. Elle avait pensé à chaque détail pour mettre toutes les chances de réussite de son côté. Sitron était un employé de niveau 1, certes, mais instable et imprévisible. Une fois réfrigéré, elle pourrait le reconditionner bien plus facilement.

Comme prévu, Sitron, sous le choc thermique du regard givré de sa supérieure hiérarchique, perdit l'équilibre et se réfrigéra automatiquement, avant d'avoir eu le temps de s'écrouler déceimment sur le sol. Violassée obtint ainsi en face d'elle un glaçon humain sitronné, figé dans une posture de déséquilibre assez étrange, puisqu'elle rappelait vaguement celle d'un cocciguin sauvage en train de se casser la figure et le reste dans l'escalier. En plus gracieux, bien entendu.

D'un air connaisseur, Violassée admira un instant le résultat de la réfrigération, qui lui parut satisfaisant. Puis elle se mit au travail.

VII

Sitron, suivit de Violassée, atterrit dans la quatorzième dimension, celle du lobototonnement, du reconditionnement et du réadaptationnement. La quatorzième dimension était la plus petite de toutes et on n'y trouvait pas tout le confort moderne souhaitable, car c'était une dimension très passagère. Les gens et les autres se contentaient donc, humblement, d'y passer.

La quatorzième dimension tirait son nom du fait qu'elle était située exactement, par un curieux hasard qui fait bien les choses, entre la treizième et la quinzième dimension. Elle n'était composée que de deux pièces, ce qui facilitait le passage des passants qui y passaient.

Sitron n'était plus vraiment Sitron, car il avait perdu l'usage de la parole et du geste, suite à sa réfrigération. Ça tombait bien, d'ailleurs, car dans la quatorzième dimension, personne ne demandait à personne de parler ou de bouger, bien au contraire. Certains patients étaient supervisés par des chefs, qui veillaient à ce que tout se passe bien, dans la joie et la bonne humeur. Sitron avait de la chance ; il était supervisé par Violassée, qui était très jolie.

La pièce où ils entrèrent, la plus petite des deux, servait en quelque sorte de salle d'attente. Elle était blanche, pure, accueillante et blanche. Assez spacieuse, aussi, et divisée en trois zones : la zone du lobototonnement, blanche, la zone blanche du reconditionnement et la blanche zone du réadaptationnement. Chaque zone était composée d'une longue file d'êtres humains réfrigérés, parfois accompagnés de leur chef attiré, et chacun attendait son tour en comptant les moutons. Violassée téléporta son employé de niveau 1 dans la file du milieu, celle du reconditionnement.

Sitron, bien qu'il ne puisse ni parler ni bouger, était encore capable d'observer. Il observa d'abord les moutons, les compta mécaniquement, mais il n'y en avait que trois en tout, alors il en vint assez vite à bout. Il entreprit ensuite d'observer autre chose, car il n'avait pas envie de perdre son temps à s'ennuyer. Un vague réflexe de productivisme, sans doute.

Devant lui se trouvait tout un tas de travailleurs humains en attente de reconditionnement. Ils avaient, pour la plupart, l'air à peu près normal, mais ils devaient probablement souffrir d'un dysfonctionnement quelconque, car il ne faut pas se fier aux apparences et puis l'habit ne fait pas le moine, ce qui veut bien dire ce que ça veut dire.

– Je souffre moi-même de dysfonctionnement, pensa Sitron.

Violassée lut cette phrase dans l'esprit de son employé et en fut satisfaite. Tout allait bien se passer, puisqu'il commençait déjà à reconnaître ses

défauts. De toute façon, si jamais il ne se montrait pas à la hauteur, il serait toujours temps de le faire changer de file.

Sitron s'était mis à étudier les deux autres files. Elles étaient assez longues et il ne pouvait pas voir, pour le moment, où elles menaient. Il se concentra donc sur la composition des files elles-mêmes. A droite, la file du réadaptationnement, par exemple, était constituée d'un enchaînement hétéroclite de personnes de toutes sortes. Toutes avaient cependant en commun d'être assez...

– Bizarres, pensa Sitron.

Bizarres, en effet, c'était le mot. Pour tout dire, elles avaient même l'air d'avoir toutes plus ou moins disjoncté. La grande majorité avait d'ailleurs perdu la tête, ce qui rendait l'ensemble assez peu agréable à regarder.

– Ce sont les déchets de l'entreprise, expliqua Violassée. Ceux dont on ne peut plus rien faire, les inaptes au travail. Alors on les réadapte.

Sitron n'avait plus à sa disposition immédiate son sens de la répartie ni sa capacité à parler, alors il se contenta, pour entretenir la conversation, d'un regard interrogatif. Violassée reprit :

– Le réadaptationnement n'est jamais une expérience très plaisante pour ceux qui y sont soumis, c'est vrai. Mais c'est le seul moyen que nous avons de les réinsérer professionnellement. D'ailleurs, l'entreprise a besoin d'eux, autant qu'elle a besoin des travailleurs lobototonnés. En temps de pénurie, il est même arrivé que certains employés sains et opérationnels soient réadaptés. L'équilibre de l'entreprise oblige parfois à de petites concessions de ce genre, qui se révèlent généralement profitables par la suite.

Sitron écoutait avec intérêt. Violassée parlait bien et elle était charmante. C'était d'ailleurs la femme de sa vie et il ne s'était pas trompé, car elle était pleine de qualités. Il se sentait bien à ses côtés, dans cette quatorzième dimension. Peut-être y avait-il un moyen de passer la suite et la fin de l'éternité ici, avec elle, à compter les trois moutons en devisant gaiement... Elle s'était tue un instant, mais lui voulait encore entendre sa voix. Un petit regard interrogatif, à nouveau, et elle poursuivit :

– Les réadaptés mènent une vie heureuse, à défaut de grandiose carrière professionnelle. Nous faisons en sorte que tout soit pour le mieux en ce qui les concerne, comme en ce qui concerne chaque humain normalement lobototonné. Par exemple, mes électro-assistants personnalisés sont des réadaptés. Heureux. De même que notre indispensable machine à café, entre autres.

Sitron répéta dans sa tête, avec adoration :

– Oui, oui, machine à café, indispensable...

A sa droite, un humain rouge et décapité venait de rejoindre la file du réadaptationnement. Les douces pensées de Sitron s'étrangèrent quand il se rendit compte que c'était Kramoizy qui se tenait maintenant à ses côtés. Il regarda Violassée d'un air affolé et eut encore une fois l'impression de sombrer subitement dans la folie. Kramoizy n'allait tout de même pas devenir un vulgaire électro-assistant personnalisé, ni même une machine à café, aussi

indispensable qu'elle puisse être ?! C'était impensable !...

Une fois de plus, il se retrouvait dans l'incapacité de hurler la révolte qui explosait en lui, dans une violence éperdue. Violassée tentait de lui expliquer la signification de mots tels que « destinée » ou « fatalité », mais rien n'y faisait, Sitron explosait de douleur, de désespoir, de folie.

Au bout d'un moment, pourtant, il s'aperçut que Kramoizy ne réagissait à aucune de ses explosions. Kramoizy n'était déjà plus Kramoizy : il comptait les trois moutons d'un air béat et rien ne semblait pouvoir le distraire de cette passionnante activité cérébrale. Dans l'esprit de Sitron, petit à petit, la raison reprit le dessus. Et puis la peur s'installa en lui, la peur égoïste de finir comme Kramoizy, à servir des cafés en comptant les moutons. Instantanément, il se calma, et Violassée décida de lui laisser une dernière chance d'être reconditionné.

– Après tout, tout n'est pas encore perdu, se dit-elle, ce n'est qu'un petit dérapage de début de carrière, rien de grave finalement. Et puis il a de si beaux cheveux jaunes et acides...

Sitron, incapable de supporter plus longtemps la vision de son ancien ami dégénéré, fit deux tours et demi sur lui-même et se retrouva face à la file du lobototonnement. Violassée tenta de s'interposer, mais trop tard, et Sitron eut le temps de reconnaître Pech, assez remarquable au milieu de tous les nouveau-nés humains qui se préparaient à passer leur première phase de lobototonnement.

Pech souriait tristement. Lui n'avait pas tellement changé ; il était toujours aussi répugnant. Il ne comptait pas les moutons et ses yeux avaient gardé une bonne partie de leur vivacité originale, peut-être légèrement altérée, malgré tout, par une nuance un peu plus terne. Son regard croisa celui de Sitron, et celui-ci vit que les yeux de Pech n'exprimaient ni haine, ni rancune, rien d'autre qu'un calme réfléchi et un peu douloureux, et son éternel air de compréhension totale. Sitron lui sourit tristement. Il ne se sentait plus aussi seul.

VIII

Les files d'attente avaient considérablement diminué. Bientôt, Sitron, Violassée, Pech et Kramoizy arrivèrent devant un grand rideau de fer blanc, qui séparait les deux pièces de la quatorzième dimension. Ils le traversèrent, et atterrirent ensemble dans la pièce principale.

Blanche. Toute blanche. D'un blanc terriblement lumineux, clair, strictement pur. Au point où l'on ne distinguait aucun angle, aucun mur, aucun plafond, aucun sol, aucune limite, aucune dimension. Un silence visuel, sonore et olfactif. Aucun sens ne pouvait avoir la moindre prise dans ce non-espace.

Violassée jubilait. Tous le surent en même temps sans qu'il leur fût possible de comprendre comment. Sitron perdit sa vue à tenter de voir la joie cruelle de sa chef. Kramoizy perdit son ouïe à vouloir entendre

son rire cynique. Pech perdit son toucher à essayer de sentir le sol, l'air, sa propre peau, sa respiration. Impossible même de ressentir la moindre émotion. Tout se passa. Seulement se passa. Chacun perdit le contact avec tout ce qui met en relation au monde et se trouva docilement habité de la seule volonté de Violassée.

Tout se passa. Seulement se passa dans la passagère quatorzième dimension. Aucun ne sentit, ne ressentit quoique ce soit... jusqu'à l'implosion finale. Dans une fraction de petite seconde, tous virent, sentirent, entendirent éclater la boule concentrée de leurs sens et de leurs émotions. Depuis le centre, son centre, elle avait empli toute la dimension jusqu'à les inclure. Elle avait grossi de chacune de leurs émotions, de chacune de leurs sensations non vécues. Elle était multicolore, multisonore, multiodorante et n'avait qu'un seul goût ; le goût amer que tous avalèrent lorsqu'ils comprirent, dans cet éclair brûlant, que c'est de leur propre essence que Violassée puisa l'énergie respectivement de les lobototonner, reconditionner et réadaptationner.

Une fois l'instant passé, et chacun sait que les instants passent vite, ils retombèrent lourdement sur le sol ; Sitron en faisant « Poum ! », Pech en faisant « Blam ! » et les supra-toilettes électro-personnifiées automato-analytiques en faisant « Pof ! ». Tous absolument heureux de leur sort. Tout étant cycle, ils venaient de boucler un tour du leur en passant de la plus effroyable des réprobations haineuses à la plus délicieuse des acceptations qu'on pourrait qualifier d'aimantes si ce sentiment n'était pas rigoureusement prohibé. La vie réserve ainsi parfois des instants bouleversants !

Pech arrangea sa mèche orange-claire, reastiffa son pantalon rouge-orange et sa chemise à rayures pêche, à carreaux mandarine et à pois abricot. L'air ravi bien ajusté, il attendit que Violassée le présente à Sitron et aimablement lui exprima toute sa joie de le rencontrer à nouveau :

– Quelle joie de te rencontrer à nouveau, Sitron !

Son sourire était parfait ! Pas trop naturel pour éviter l'indécence d'émotions déplacées. Pas trop joué, pour éviter que l'application du code ne soit trop manifeste.

– Le plaisir est réciproque, Pech. Tu connais mon enthousiasme naturel à échanger des rapports amicaux avec les membres de notre fructueuse entreprise.

Le retour de Sitron n'eut rien à envier à l'entrée en matière de Pech. Violassée pu ainsi vérifier rapidement l'efficacité totale du travail délicieux qu'elle venait de réaliser.

– C'est délicieux effectivement. Et j'ai été enchanté de notre conversation. Il me faut maintenant songer à reprendre mes activités prolifiques. Je viens d'être affecté à une unité de lutte contre les idées utopiques qui se trouve être très éloignée d'ici-même. Je dois donc me préparer à cette ventilation. Au plaisir d'une prochaine rencontre. Bien à toi !

Les activités encadrées par l'entreprise des Travailleurs Humains Lobototionnés étaient effectivement prolifiques et également très promptes. Ainsi, en récompense à son efficacité à gérer les ressources humaines dont elle était responsable, Violassée fut autorisée à disposer de toilettes indépendantes dans sa chambre. C'est pourquoi deux stagiaires vinrent immédiatement récupérer les toutes neuves supra-toilettes électro-personnifiées automato-analytiques pour les lui installer. Sitron nota la pertinence de la situation et se sentit assez fier de vivre dans un environnement où son ancien ami put bénéficier d'un recyclage aussi glorieux.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain pour une grisante nouvelle journée de labeur, il fut heureux de se voir animé du même esprit vigoureux et coopératif que la veille, enrichi des événements qu'il venait de vivre. Sitron quitta sa chambre décidé, le pas et l'esprit sûrs, enthousiaste à l'idée de la carrière qui l'attendait. Il posa avec compétence sur ses lèvres un sourire de circonstance et s'engouffra dans les couloirs sombres de l'entreprise.

– C'est bien, la lumière est rétablie, pensa-t-il, sans comprendre la cause de cette étrange pensée.

Mais Sitron était désormais imperturbable ! Son devoir l'attendait et le devoir n'aimait pas les gens en retard.

LE CŒUR A SES RAISONS...

I

– Ouf ! poussa Violassée dans un énorme soulagement. Faut-il qu'il soit mignon ce Sitron pour que je passe ainsi la nuit à le lobotototter !

– Vous y êtes finalement parvenu madame, et avec une grande maîtrise !

– Merci bien, Bahnane ! Je ne regrette pas de t'avoir fait employé secondaire de niveau E. Tu m'as bien assistée. Et tu es mignon aussi, sais-tu. Sitron me rappelle un peu toi, à tes débuts.

– Souhaitons-lui la même réussite.

– En tout cas, nous savons qu'il a du caractère. J'ai eu un mal fou à accéder à ses souvenirs et certains d'entre eux étaient plus que loufoques. As-tu vu comme il tenait à son rêve idiot ? Je me demande bien pourquoi il m'a fallu autant de temps et de détours pour modifier sa mémoire. C'est tout à fait inhabituel ! Ce petit employé de niveau 1, c'est quand même quelque chose !

– Mais vous y êtes finalement parvenue madame, et avec une maîtrise exemplaire ! Permettez-moi de vous dire que je vous admire.

Bahnane, employé secondaire de niveau E, et Violassée, employée tertiaire au dernier échelon, se trouvaient dans une salle de contrôle du lobototottement, laboratoire de restriction tertiaire et donc accessible uniquement sous une autorité tertiaire (comme par exemple Violassée). Seuls connaissaient l'existence de ces salles d'opération les employés tertiaires, et exceptionnellement leurs sous-employés de confiance, en passe d'acquiescer le statut requis (comme par exemple Bahnane).

Ils avaient passé la nuit devant deux écrans, de multiples touches et curseurs, ainsi que divers appareils très sophistiqués. Sur un des écrans figurait la chambre de Sitron, vide depuis son départ quelques minutes plus tôt. Sur l'autre écran maintenant neigeux s'était trouvée l'imagerie mentale de Sitron, accessible en lecture comme en écriture lorsqu'il était endormi sur son lit, secrètement muni de capteurs lobotototter.

– Lorsqu'il a soudainement quitté son sommeil puis sa chambre, j'ai bien cru que je ne le récupérerai jamais. Heureusement que nous avions déjà commencé la diffusion d'acide inhibiteur. Son effet a dû le pousser à revenir dans son lit. Mais là encore, étant donné la dose qu'il avait dans le sang,

je suis surprise qu'il soit resté dehors aussi longtemps, dans cet état pour le moins hallucinatoire... C'est tout à fait inhabituel ! Ce petit employé de niveau 1, vraiment, c'est quand même quelque chose !

– Oui, madame. Et nous n'avons pas eu autant de fortune avec Kramoizy...

Bahnane flambait d'ambition car il savait combien son accueil attentionné et intéressé des épanchements de sa supérieure serait du meilleur effet pour son avancement. Qui dit épanchement dit avancement, tout le monde sait ça !

– En effet, Kramoizy n'a pas regagné sa chambre de toute la nuit et mon électro-assistant m'a indiqué qu'il avait totalement cédé. Je n'aurais jamais dû lui confier la mission de ramener Sitron, il n'en était pas digne. Et maintenant, j'ignore où il peut se trouver. J'en informerai les gardiens de la liberté publique aussitôt parvenue à mon bureau.

– Croyez-vous qu'ils se sont réellement rencontrés cette nuit ?

– Comment veux-tu que je le sache ? Distinguer le vrai et l'imaginaire des souvenirs de cet esprit rebelle est une mission impossible. A croire qu'ils s'auto-détruisent toutes les dix secondes. Ce que nous savons, c'est que Kramoizy a cédé pendant que Sitron était éloigné de sa chambre. Bref, ce petit crétin rouge va me valoir des ennuis. Je le retiens !... Si je l'attrape, je le transforme en supra-toilettes pour de bon !

– Mais ?? C'est donc possible ?

Le ton du jeune employé contenait autant de peur que de désir sadique de puissance. Nuance que Violassée ne perçut pas...

– Bien sûr que non, je plaisante mon petit Bahnane. Ne t'inquiète pas ! Tu sais bien que l'entreprise n'œuvre que pour le respect de l'humanité. Simplement, la nature humaine étant ce qu'elle est, nous nous devons de faire ce que nous faisons.

– Je comprends.

– L'humain est faible, lâche, traître et égoïste ! Il faut que nous le contrôlions, c'est ainsi que va le monde !

– Je comprends... Cependant, nous sommes humains nous-mêmes, n'est-il pas ?

– Ca n'est pas pareil, voyons ! Nous œuvrons pour le bien !... Cette conversation prend une tournure désagréable, Bahnane. Il va falloir me montrer un respect plus digne si vous voulez atteindre le niveau F ! Cessez là vos bavardages, vous avez du travail, je crois !

Ce vouvoiement soudain indiqua très clairement à son destinataire qu'il était allé trop loin.

– Décidément, cette supérieure-là était bien naïve, pensa-t-il...

Il lui faudrait peut-être songer à s'élever par l'intermédiaire d'un autre supérieur. Il ne pipa mot, baissa les yeux, baisa les pieds de Violassée et prit une tangente parfaite, précisément comme il l'était stipulé en pareil cas dans le Livre Omniscient et Sain des Travailleurs Humains.

Quant à ce petit prétentieux de Sitron, il ne perdait rien pour attendre ; il aurait un jour sa peau

au tournant (et ils sont nombreux dans les couloirs tortueux de l'entreprise)...

De son côté, Violassée acheva la procédure de fermeture de la salle de contrôle du lobototonnement à restriction tertiaire et regagna expressément son bureau, non loin de là, dans les sombres couloirs de l'entreprise.

II

– Alors ? Qu'en pensez-vous, mon cher Oscuro ?

– Hum... Elle me semble bien trop sensible.

– Je le pense également. Elle a pourtant mené ce lobototonnement avec fougue et expertise...

– Certes, mon ami Antrassite. Certes. Mais est-ce suffisant ?

– Nous manquons d'employés quaternaires, vous le savez. Les sociétés de l'extérieur gagnent en influence petit à petit. Nous devons donc également renforcer notre influence interne. Nos techniques de conditionnement sont à la pointe mais elles nécessitent également des experts de pointe.

– Je suis entièrement de votre avis, cependant il serait dangereux de céder à la pression pour pareille décision. Cette Violassée, de toute évidence, ne pourra jamais gérer la réalité qui l'attend au stade quaternaire. Pendant la totalité de l'opération sur ce... Comment s'appelle-t-il déjà ?

– Sitron.

– C'est ça... Pendant la totalité de sa cuisine sur ce Sitron, elle n'a jamais considéré que ce satané Pech puisse être une réalité dans sa mémoire. Elle l'a pris pour un symbole imaginaire loufoque de la rébellion du petit et elle l'a maté dans cette fantasmagorique mise en scène de lobototonnement. On se serait cru dans une nouvelle-fiction écrite au XXIème siècle. C'est adroit, j'en conviens. C'est adroit. Ca a fait son office et je doute que ce jeune Sitron ou son inconscient soient un jour tenté d'agir de quelque façon qui risque de le ramener à ce traumatisme-là. De plus, la créativité dont elle a usé pour transférer ce traumatisme au niveau inconscient du sujet est vraiment judicieux. Cette boule voleuse de sens et d'émotions qui implose, c'est le biais le plus imaginaire que j'ai observé jusqu'ici pour détourner la conscience du processus d'inscription du programme dans les cellules cérébrales. Cette phase est extrêmement douloureuse pour le corps et l'esprit. Souvent, l'anesthésie physique ne suffit pas. Vraiment, son idée est très judicieuse. Mais il reste qu'elle n'a pas été capable, pour elle-même, de voir la réalité en face !

– Vous savez, Oscuro, combien il est délicat de faire la part des choses entre l'imaginaire et le réel dans un cerveau humain. La plupart des humains ne peuvent le faire pour eux-mêmes, avec leurs propres souvenirs ; la bouillie de faits et inférences est le quotidien d'une grande majorité. Cette erreur est acceptable étant donné son niveau actuel de

qualification. Il ne demande qu'à s'améliorer, ne pensez-vous pas ?

– Il reste qu'elle n'a pas été capable, pour elle-même, de voir la réalité en face ! J'insiste ! Je ne crois pas qu'elle puisse accepter les révélations sur les sociétés de l'extérieur tout en gardant sa maîtrise. Et un employé quaternaire ne peut pas ne pas connaître les vrais raisons de nos conditionnements. C'est un palier clef, celui où la confiance en nos valeurs doit être plus forte que tout, celui où il n'y a plus de place pour les balivernes, celui donc pour lequel il nous faut être excessivement prudent.

– Vous avez sans doute raison... comme toujours, Oscuro.

– Et il y a plus grave de toute façon, mon ami Antrassite. Je passe sur ses récents états d'âme, notamment avant de réagir à l'alarme de son électro-assistant. Mais avez-vous bien entendu son propos sur l'humain ?

– Oui... Je me doutais que vous mettriez le doigt sur ce point. J'avais tort de me le cacher. Elle croit vraiment à ce qu'elle dit, semble-t-il... Je sais.

– Oui, Violassée a beau se mentir à elle-même ; consciemment elle est persuadée qu'elle est différente, qu'elle travaille pour le bien réel de l'entreprise, pour des valeurs morales défendables. Elle s'est faite convaincre par sa propre morale. Nos capteurs lobotomiques sont formels ! La morale qui, pour nous, sert de prétexte, est pour Violassée la véritable motivation de ses actes. C'est d'une naïveté inacceptable, d'une bêtise indigne de la carrière que vous envisagiez pour elle.

– Je sais bien. La condition d'employé quaternaire nécessite d'assumer sans culpabilité le fait que les employés inférieurs travaillent pour la pérennité de notre train de vie. Ne doutez pas de ma conviction sur ce point ! Mais ceci demande une grande intelligence. Elle n'est pas donnée à tout le monde... Il est naturel que les intelligences inférieures travaillent pour les intelligences supérieures. C'est ainsi depuis la nuit des temps... Il faut accepter notre nature humaine égoïste, c'est une question de survie de l'espèce ! Et puis les inférieurs y trouvent aussi leur compte si on les manipule correctement. Nous ne le dirons jamais assez !

– Je suis heureux de notre accord, mon bon Antrassite. Je préfère cependant le terme « individualiste ». Et puis il s'agit davantage d'influence experte que de manipulation. Ceci dit, il est donc évident que cette employée tertiaire est attachée à des valeurs qui la figent à ce stade-là, définitivement. Laissons-la croire en sa morale tant qu'elle nous sert ! Lorsqu'elle comprendra qu'il n'y a plus d'avancement possible pour elle, sa productivité baissera de façon conséquente. Il faudra alors songer à la recycler. J'ai justement besoin d'une boîte à cigares très évoluée et la couleur violette sera chez moi du plus bel effet. Je vais immédiatement enregistrer ceci dans son dossier. Nous devons décider de son avenir, voilà qui est fait.

– Excecellent ! Vous êtes impayable... impayable, cher Oscuro. La finesse de votre humour

me sera toujours exquise. Vraiment, c'est fin, c'est très fin, ça s'écoute sans fin...

– J'y pense... Par contre ce jeune Bahnane m'a paru très perspicace et promis à un bien meilleur avenir. Veillez à ce qu'il s'élève rapidement. Je pense qu'il pourrait faire un jour un excellent employé quaternaire.

– Je m'en occupe ! Je m'occupe également de fermer la salle de surveillance. La procédure de restriction quinquennale est longue et j'imagine que vous êtes pressé de retrouver votre villa par une journée aussi splendide.

– Bonne journée à vous aussi.

III

– C'est immoral ! Parfaitement immoral ! Honteusement immoral ! Une trahison ! Une haute trahison ! Mais quel scandale ! Quel... Quelle immoralité ! C'est vraiment pas moral ! C'est insoutenable...

Kramoizy fondit en lourds sanglots... Un menu ruisseau naquit, ce qui fut occasion de jeu pour une rangée de fourmis qui passait par là.

– Morale... Comment distinguer le moral de l'immoral, Kramoizy ?

– Mais ! C'est évident ! Pech, tu as des questions stupides ! As-tu entendu ce qu'ils ont dit ?

– Réponse... J'ai entendu Antrassite et Oscuro. Toi, je n'ai pas entendu ta réponse...

– Tu oses me remettre ça sur le dos ? Haaa, elle est bonne celle-là ! Très bonne ! Tu veux que je te la dise, moi, la différence ? Tu veux qu'j'te la dise ? Hé ben... La différence... La différence c'est que... C'est que... c'est tellement évident que c'est difficile de te répondre. J'peux rien pour toi si tu la vois pas la différence, hein !

– Evidence... Alors l'évidence est la réponse.

– Oui, c'est ça ! L'évidence est la réponse ! Ce qui est moral c'est bien et ce qui est immoral c'est mal ! Tu trouves ça bien toi de faire travailler les gens pour se bronzer les fesses dans une villa alors que moi j'avais jamais vu le vrai soleil avant aujourd'hui ? De toute ma vie ! Tu trouves ça bien ? Tu trouves ça normal ?

Pech prit doucement Kramoizy par les mains et plongea un regard d'alliance dans le sien.

– Normal... La majorité des gens que tu connais sont-ils dans le même cas que toi ?

– Heu... oui.

– Normal... Alors oui, c'est normal, c'est votre norme. Bien... Penses-tu que c'est bien ?

– Non. Nooon. Non ! Non, c'est pas bien, c'est inhumain !

– Mal... Hier, pensais-tu que c'était mal ?

– Nan. Hier, je pensais que c'était bien, ma vie...

Sa voix tomba dans les tréfonds de sa conscience... Elle avait beau s'éveiller, ça faisait quand même bas.

– Moral, immoral... Ce qui l'est un jour ne l'est plus le lendemain. Ce qui l'est pour l'un ne l'est pas pour l'autre.

– C'est désespérant ! Il n'y a pas de solution, alors ?

– Alternative... Cette nuit, tu parlais à Sitron dans la salle de simulation. Faisais-tu le bien ?

– Je ne sais pas... Si je sais, je crois... Je faisais mal... Mais je pensais faire bien ! J'étais sûr de faire bien !

– Changement... Quel est le changement entre cette nuit et maintenant ?

– Tout ce que tu m'as dit. Ce que j'ai vu. Ton village, ta compagne, ta fille, tes amis. Le ciel, le soleil, les lapins, l'eau, les fruits, le sucre, le sel, le vent, les fleurs, les montagnes... Et surtout le micro que vous avez caché dans la salle de surveillance. J'ai pu tout entendre, c'est abominable... abominable...

– Toi... Qu'est-ce qui a changé en toi, Kramoizy ?

– En moi ? Ben... je ne pense plus pareil.

– Pensées... C'est ça ! posa-t-il en souriant. La morale est la production de la pensée. Souviens-toi ! La morale est produite par la pensée. Quand la pensée change, la morale change. Beaucoup d'humains donnent à leurs pensées une valeur gigantesque. Ceux-là croient que penser les autres, penser le monde est une réalité, que c'est réellement pertinent. Ceux-là pensent. Ils pensent. Ceux-là ont été coupé du reste de ce qu'ils sont, alors ils ne font confiance qu'à leur pensée... Ceux-là croient vraiment que leur pensée possède l'omniscience, et peut donc décider ce qui est bien, ce qui est mal. Ceux-là nieraient ceci par la pensée, mais le font dans leurs actes. Toujours par la pensée, ceux-là voient et critiquent chez les autres leurs propres actes qu'ils refusent de voir et de ressentir. Morale... Chacun a pourtant vécu des changements dans sa morale, mais c'est oublié... Ceux-là refoulent, nient leurs symptômes et ils mettent leur morale par écrit jusqu'à ce qu'elle devienne, par exemple, le Livre Omniscient et Sain des Travailleurs Humains.

– C'est terrible ! Comment faire, alors ?

– Sentiments... Comment te sentais-tu cette nuit en parlant à Sitron ?

– Mal !

– Sentiments... Comment te sentirais-tu maintenant si tu disais la même chose à Sitron ?

– Mal, c'est sûr !

– Sentiments... Tes sentiments sont stables, équilibrés. Ils expriment ce que ta pensée ne connaît pas. Le cœur a ses raisons que la raison ignore. Tu peux faire confiance à tes sentiments... Si tu le souhaites, tu apprendras à comprendre tes sentiments. Ce n'est pas facile, ça n'est pas par la pensée qu'ils sont compréhensibles. Etre... Ne pas te soumettre à tes sentiments, ne pas te rebeller contre. Trouver leur sens. Tes sentiments ne parlent que de toi !

– Ca ne marche pas, Pech ! Oscuro, lui, ne se sentait pas mal.

Pech respira avec Kramoizy... progressivement vers un apaisement qu'ils trouvèrent ensemble. Puis il se mit à marcher et reprit :

– Humilité... Les actes d'Oscuro t'enseignent que tu ne peux pas empêcher les autres d'agir. Tu pourrais empêcher un seul acte, mais si la cause profonde de cet acte existe encore au cœur de

l'humanité, au même moment, des millions d'actes similaires se produiront. Ton action serait vaine et vanité. Ce que tu vois du monde n'est pas le monde, Kramoizy ! La petite partie de la réalité que tu perçois n'est pas la réalité ! Ne laisse pas ta pensée te convaincre du contraire, c'est une illusion. Tu ne peux pas changer les autres. Et de quel droit le ferais-tu ? Un droit moral ?

Il sourit, regarda l'endroit où ils étaient quelques secondes plus tôt, évoquant la morale humaine, puis continua son propos :

– Humanité... Tu ne peux que te changer toi, Kramoizy ! Tu peux suivre humblement ton propre guide intérieur et observer que tu changes. Ton humanité est ta seule voie pour atteindre l'humanité entière ! Humilité... Ainsi, tu peux juger Oscuro, mais comment sais-tu ce qu'il ressent ? Le sais-tu ?

– Non...

– Sentiments... Oscuro n'exprime pas le bien-être. Je sais que s'il comprend un jour ses sentiments, il changera, et ses actions changeront avec lui. Oscuro a peur. Il est soumis à sa peur. Etre... Rappelle-toi, Kramoizy : ne pas te soumettre à tes sentiments, ne pas te rebeller contre, trouver leur sens. Tes sentiments ne parlent que de toi !

– Je vais essayer...

Pech sourit.

– Volonté... Tu réussiras. Amoralité... Ici, nous n'avons pas de références à la morale, ni à l'immoral ; c'est identique. Notre société est amoral ! Nous nous référons à nos sentiments humains, au présent, pour agir au présent. Tous responsables. Nos sentiments sont meilleurs guides que nos pensées. La morale, nous n'en avons pas besoin...

– Pourquoi est-ce ainsi ?

– Savoir... Je ne sais pas !

– Penses-tu qu'il va s'en sortir, Sitron ?

– Savoir... Je ne sais pas ! Hypothèses... Sitron était en forte rébellion contre son entreprise. Se rebeller, se soumettre, sont les deux revers de la même médaille. Sitron était donc très dépendant de l'objet de sa rébellion. S'en libérer lui était très difficile. Sa docile soumission est maintenant moins importante que ne l'était sa rébellion. Une éventuelle émancipation serait peut-être moins douloureuse. Savoir... Je ne sais pas, Kramoizy.

IV

Sitron prit la place de Kramoizy en tant qu'employé de niveau 2. Il connaissait les bonnes manières ; ainsi, quand Violassée lui offrit ce poste, il se mit à genou devant elle et lui baisa les pieds. Elle lui jeta un regard furtif et un peu inquiet, qu'il ne croisa pas car son regard à lui, dorénavant vide, ne savait plus s'arrêter sur les yeux des jolies femmes. Violassée nota ce changement, et cela la rassura définitivement. Elle fit demi-tour et quitta Sitron sans un mot. Sa gorge était nouée, fait étrange qu'elle fut

incapable de s'expliquer. Elle préféra donc oublier ce détail, et claqua la porte du bureau.

Le jeune homme se releva. Il tenta un instant de fixer ses pensées sur la silhouette de Violassée, légère, fluide, qui devait s'éloigner dans le couloir, derrière la porte fermée. Il remarqua que cela ne lui faisait plus aucun effet, et s'en réjouit. « Je suis normal... » songea-t-il avec satisfaction. Il se sentait complètement vidé, mais confiant, sûr de lui et dynamique. Il savait maintenant ce qu'il avait à faire, sentait qu'il le ferait bien, qu'il saurait s'assurer un bel avenir professionnel au sein de l'entreprise. Il n'y avait plus rien d'autre que cette idée dans son esprit, plus la moindre interrogation, la moindre incertitude, le moindre doute. « Ce doit être ainsi, le bonheur. » supposa-t-il. Il fit de cette supposition une conviction profonde, et n'y pensa plus.

Sitron s'assit à son bureau, et se mit à travailler avec un acharnement tout à fait normal. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus souri.

FIN